

Un corps, une famille, une maison

je crois qu'un corps est une drôle d'enveloppe

Mérodie Assailly

Pour leur bienveillance à tous,
pour le temps donné.

Un immense merci à Françoise Schein pour son soutien, ses encouragements à dépasser mes craintes et mes doutes. Pour la motivation donnée, pour la ténacité et la confiance.

Merci mille fois à Thierry Weyd pour son écoute et surtout son partage, pour la compréhension pour le verbe, le mot et le sommeil. Pour apprendre à aimer être soi dans ses bizarreries et ses faiblesses.

Encore merci à Jean-Marc pour la transmission, merci à Martin et Shadan pour la patience.

Merci à la maison.
Merci au corps.
Merci à ma famille.

Merci à ma mère, pour l'oreille attentive, pour l'œil humide et le cœur chaud, merci pour le goût du beau.

Merci à mon père pour la reconquête quotidienne, la reconstruction, le renouveau.

Merci à mon grand frère pour l'enfance et la perspective, merci pour la force sensible.

Merci à mon petit frère pour l'irréel et le concret pour la tête en l'air et les cent pas.

Un peu de douceur, allégorie de liberté
hauteur à l'odeur d'éternité

« La vie commence bien, elle commence enfermée, protégée, toute tiède dans le giron de la maison. »

Gaston BACHELARD

La poétique de l'espace, p.26

Une maison à Grisy-suisnes, une chambre, un couloir, une salle de bain.

Le début c'est ça je crois, puis une salle de jeux devenue chambre, une porte rouge, un salon. La porte rouge est divisée en deux parties, la partie haute possède deux vitres, on voit mon petit frère nous regarder à travers. Sur la partie basse, sortant de lampes magiques, l'image d'un homme et d'une femme se tendant la main.

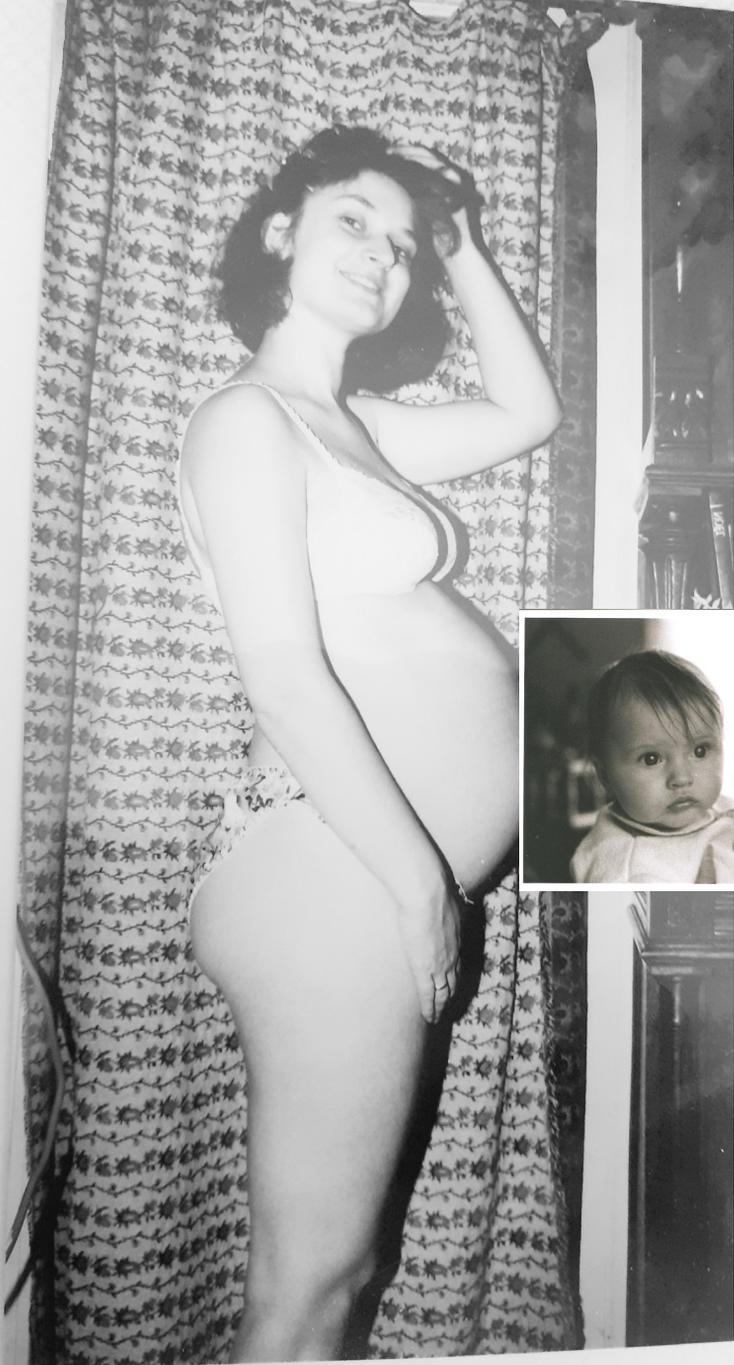
Un salon, un canapé, une table bleue octogonale, oui avec huit côtés, un peu orientale comme les tentures et les coussins.

La chambre de mes parents, un lit, une porte vitrée, une armoire avec de grands miroirs.

Je me vois,
elle se regarde,

je met les vêtements de ma mère. Petite je dormais sur le carrelage du salon en été pour me rafraîchir.

Un carrelage un peu beige un peu rose, des carrés posés en diagonale, avec des coussins verts et bleus et une sorte de tulipe blanche cousue dessus.



Sur la droite une grande bibliothèque fait une cloison pour créer la salle à manger, les livres pour enfants sur l'étagère du bas, au dessus les bandes dessinées puis les romans et tout en haut les albums photos, qu'on montre aux invités.

Je redécouvre certaines chutes qui me valent des cicatrices, je vois ma mère enceinte, mon père avec une moustache, mon grand frère qui me tient dans ses bras.

La table est ronde, le buffet est encombré et les volets sont en métal, le genre de volets qui se plient, dans lesquels on risque de se coincer les doigts.

La cuisine est bleue, le sol est en linoléum, ma mère n'a jamais aimé ce sol, trop vieux, trop abîmé, qui se nettoie mal, mais elle aimait le carrelage au mur offert par une de ses sœurs.

Elle aimait surtout la salle de bain, c'était la seule pièce finie de la maison : avant on avait une grande baignoire, j'aimais la regarder dedans, avec un café et l'odeur d'un bâton d'encens, après on a eu une douche avec un bac à sabot.

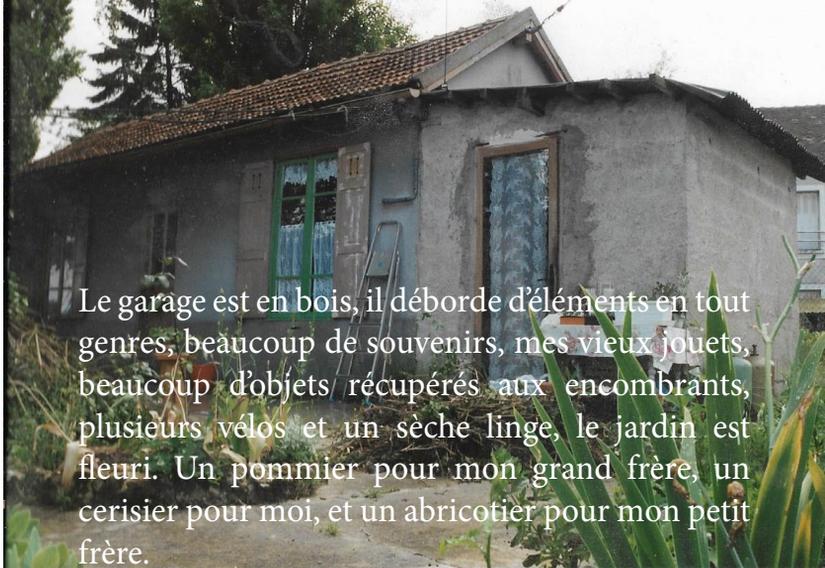
En rentrant de l'école je faisais des gâteaux aux chocolats, le four était trop puissant pour faire cuire des meringues.

Quand j'étais petite la porte d'entrée était celle qui donnait sur le salon, depuis mon père a construit une chambre pour mon grand frère, on s'y réfugiait après les disputes, je dessinais devant les films, il trouvait cela insupportable.

J'y ai fumé ma première cigarette, je me trouvais grande, je lui ressemblais un peu.



Dans l'entrée il y a une vitrine avec des minéraux, une table, une porte souvent fermée à clé. Derrière cette porte il y a une généalogie qui n'est plus très précise dans ma tête, d'abord le sol est en béton, il va du garage au portail dans une longue pente, puis un escalier en béton, puis en métal, un sol en terre puis en palettes. On glisse quand il pleut, ça plaît aux limaces, il y a beaucoup de plantes, des fraises des bois, de la ciboulette, de la menthe aussi à moins qu'elle ne soit dans le potager.



Le garage est en bois, il déborde d'éléments en tout genres, beaucoup de souvenirs, mes vieux jouets, beaucoup d'objets récupérés aux encombrants, plusieurs vélos et un sèche linge, le jardin est fleuri. Un pommier pour mon grand frère, un cerisier pour moi, et un abricotier pour mon petit frère.

Dans ma famille on se plaît à me dire que je montais aux arbres avant de savoir marcher et mon grand-père raconte mes exploits à ma grand-mère quand elle oublie. Elle oublie souvent, toutes sortes de choses.

Vers deux ans je suis tombée du sureau, sur lequel on avait une cabane, maintenant j'ai une ligne blanche sur le ventre.

Du haut du cerisier on voit le tgv passer. C'est mon endroit préféré avec le portique où je passe mon temps à chanter sur la balançoire et ça ennueie mon frère. J'essaie de chanter le moins fort possible pour qu'on ne m'entende pas, je fais ça dans la voiture aussi quand les adultes résumant les repas de famille.



Je me glisse sous la table, j'évite les pieds de tout le monde. Je suis encore petite et je passe inaperçue.



Avant il y avait un grand sapin proche de la balançoire, j'essayais de toucher le sommet en me balançant, parfois je sentais le portique basculer et l'adrénaline me faisait rire.

Il y a beaucoup de rosiers dans ce jardin, un jour ma mère m'a dit qu'elle voulait faire de la confiture de roses, depuis presque à chaque anniversaire je lui offre le rosier le plus odorant que je trouve, mais elle aime tellement les regarder que jamais elle n'en a prit les pétales.

J'ai une amie avec laquelle on se cache pour se faire des promesses qu'on n'a pas tenues, j'aime son prénom et sa frange, à Halloween elle a des citrouilles maquillées sur les joues et j'ai des collants rayés.

Notre portail a longtemps été rouge puis on l'a peint en vert, nous étions au numéro 4. La rue commençait Arthur Chaussy et finissait Valoise, les gens s'y perdaient facilement.

Elle observe les gens passer, Florentine fume sous le lampadaire, on ne la voit pas la plupart du temps, ceux qui la voient sont gênés de savoir qu'elle les a vu regarder chez elle. Les escaliers laissent des marques de croisillons sur mes cuisses, un groupe de nourrices passe et crie sur les enfants qui courent devant.

Elle n'a jamais été très bavarde, on lui a même conseillé à plusieurs reprises de se taire, au vu de l'intérêt minime du peu qu'elle disait.

J'ai vécu 21 ans dans cette maison, j'ai vécu un jour par semaine pendant trois ans chez mes grands parents, j'ai vécu un an chez mon oncle et ma tante, je vis dans 9m2, je vis dans une nouvelle maison, je vis chez mon amoureux.

**Je vis dans le crépitement blanc d'une
ampoule qui faiblit
son épiderme pétri se déploie, rouge,
orange, brun
les lumières s'enfilent les unes aux autres
enveloppe entourée de murs sourds
jadis inouïs
Je vis sauve comme l'écho d'une voix
imitant l'oiseau qui lutte
je me défais et me refais sans cesse
d'étranges aigres odeurs raccommodent
mon bec
ébranlé par le soupir des vagues
Je ne vis rien ma carapace ne comprend
rien aux belles phrases,
il s'envole et je reste là,
c'est un faux-fuyant, ce n'est pas le train
qui s'en va,**

les yeux d'autrui nous dispensent de
notre identité,
je suis borgne pour vous même
je vis mal comment la sirène vulgaire
mugit mon exil
je serai finalement oubliée
emplumée de roseaux
sur l'étang au cou tendu
ébranlée d'une excitation intérieure,
argile des paroles tortueuses
je ne vis plus embarrassée comme volent
les boudruches
harcelées par les mouches
je souffle mes bulles irréelles,
boursouflées et bizarres
les souhaitant fécondes d'une énorme
paix
capable de soulever un monde
tressaillant
dont l'horizon nous ment
mais je marche victime d'une fausse
solitude
vouées aux myriades d'yeux
aux odeurs des sanglots
soumises par des escaliers aux vaines
ambitions
qui cèdent comme des voiles à leur
propre contemplation

Je vis depuis mes 15 ans comme un escargot, en pensant à avoir régulièrement dans mon sac de quoi me changer pour vivre n'importe où. J'ai pris le train, le bus et la voiture, j'ai fuis des wagons, et délogé un squatter.

Mes parents ont déménagé, une porte dont la peinture s'écaille, une cuisine, une table pour bricoler, un escalier, on vit au 47, mon père respire pour la première fois.

J'ai du mal à partager mon air parfois.

J'essaie souvent de souffler dans les poumons de ceux qui sont en apnée.

Il est triste que nous n'ayons pas de langues paternelles pour savoir parler à nos pères.

Elle cherche son équilibre.

Deux canapés, deux fauteuils, une grande table, des rideaux bleus, des rideaux verts, un coin de verdure préserve nos couchers de soleils. Nous sommes cinq, puis six, on s'apprivoise. Le Petit prince lui parle d'une rose qui s'éveille en même temps que le soleil et qui compte sur ses épines pour se défendre contre les tigres, il me dit que je suis un renard en mal d'amour, elle danse la valse sur des airs de guinguette.

Le confinement dure plus longtemps que prévu,
je découvre un store en bois, je laisse ma fenêtre
ouverte, trois rouges queues, trois mésanges.

On regarde l'herbe pousser.



« Personne à qui pouvoir dire
que nous n'avons rien à dire
et que le rien que nous nous
disons
continuellement
nous nous le disons
comme si nous ne nous disions
rien
comme si personne ne nous disait
même pas nous
que nous n'avons rien à dire
personne
à qui pouvoir le dire
même pas à nous »

Les cris vains, Gherasim LUCA

Je vois ma clope amère entre mon majeure et mon index que le tabac a jaunis, des gens fument et moi aussi, ils parlent en bougeant leurs pieds, c'est une banale chorégraphie humaine, Eddy chante ses rêves inachevés, c'est beau et bête, comme il dit, je préférerais chanter comme hier aujourd'hui. Quelqu'un se recoiffe, il fait chaud et je ne connais pas son sourire.

Cette deuxième cigarette brûle davantage ma langue un peu pâteuse d'une nuit agitée.

Je dormais déjà, clandestine dans un grand lit sans draps.

Quand la nuit pleure dans mes bras, mon lit s'enfonce dans les marées d'une mer où baignent tes paupières, tu me regardes, tu me trésor, et ta langue et mes lèvres, l'empreinte de ta chambre sur mon corps, et ton souffle.

Je m'éparpille et me divise, ma tête sans visage cherche un socle pour dormir, des mots sans son pour te parler, quand tu n'es plus. Et tes veines, trajectoire sur mon ventre, mon ventre las qui se comprime.



La distance, ou alors le contraire, un vent dont je ne connais pas le langage, la solitude de vivre en groupe, le monde dans ma chambre quand je suis seule. L'ombre de quelque chose, un cauchemar, des dents qui tombent dans une bouche qui ne s'ouvre pas.

Une petite véranda, nurseries de cactus, a un air de maison de vacances, souvenirs d'un soleil, de lézards et de bains dans des bassines en plastiques. Le goût des murs sur le chemin, le paravent entre nos lits, le terrain en friche.

La nouvelle maison est grande, très grande, le quadruple de l'ancienne, on mange dans la cuisine pour ne pas s'en rendre compte.

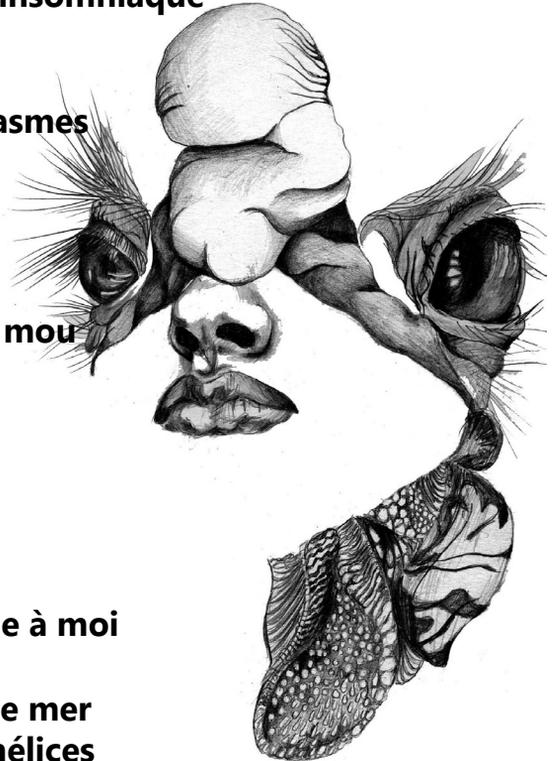
De temps en temps elle se sent seule, sans n'avoir jamais de moment de solitude.

Ma mère renverse un pot de peinture, et un deuxième, l'éponge se gorge, absorbe, blanchit, rougit, dégueule dans l'évier sa texture qui s'agrippe aux parois, le pinceau sèche.

Le corps s'essouffle, enfle, se ramollit se limite à une heure de marche journalière.

Il y a des journées longues, mornes, molles, il y a des journées où le corps n'est qu'objet, où l'esprit ne trouve pas la porte de sortie

**Il y a des jours narcoleptiques
les nuits me narguent
Il y a des joies qui me rendent vague
les nuits me larguent
sommambule errant
vers ce dernier soir, soir débile, soir de
rives indélébiles
dérive, demain, jour, train, quotidien,
sirène aphone
mégaphone d'une Aurore insomniaque
matin aube, manie niaque
je lèche la valse du ressac
je crache le sel de ses fantasmes
fougue d'un jour
le jour des fous
journée des sourds
née de l'air
houles lourdes d'un géant mou
phalliquement borgne
quasiment comme
je ne vois pas comment
ne voir pas toi
je ne te vois pas
à ma droite
mon scotome ingrat te vole à moi
je suis malade de loin
maladroit hublot du rôle de mer
odyssée d'un oiseau sans hélices
dis s'il n'est plus beau caprice**



**dis s'il n'est plus beau
dis s'il n'est plus
comment m'envoler**

Elle rêve d'une liberté aquatique ou volatile, je crois qu'un corps est une drôle d'enveloppe qui contraint, un sac d'une forme étrange dans lequel on a entassé toutes ces choses qui font qu'on est. Je suis, bizarrement, quelque part entre ici et Hérouville-Saint-Clair. Plus de 100 km. Plus d'1h de trajet. Déracinée d'un endroit qui n'est pas plus chez moi qu'ailleurs.

J'ai deux pieds, plats, avec cinq orteils chacun, des grains de beautés, et ça me gratte en haut de la nuque.

Je n'ai pas le sens de l'orientation, je connais le chemin de la gare.

Toutes ces maisons spatiales et spirituelles ont marqué ma mémoire et mon rapport aux gens, des cheveux bouclés, un nez avec une bosse, des lunettes rayées dans une poche. Elle ne frappe pas avant d'entrer.

Je partage ma chambre avec mes frères, l'un après l'autre, une fenêtre, un mur orange.

Tout commence un peu comme ça en fait, j'adore les objets, les gens assis sur des chaises, la veste détachée, mais je déteste m'asseoir sur l'une d'elles. Elle est la plupart du temps assise au sol, caressant les moquettes, la céramique, le parquet, étirant ses jambes engourdies, gênée par le picotement dans ses extrémités.

Je mets à l'épreuve ma propre rigidité.

Combien de temps peut-elle rester immobile ?

J'ai du plâtre sur la figure, les gens viennent me parler, je ne dois pas sourire. Pourtant je parle avec mon visage, avec les plis, les ridules, les déformations. Je communique avec mes yeux qui te regardent, et mes lèvres qui s'étirent, mais ne me parles pas s'il te plaît. Tu ne comprends pas mon langage je crois.

Elle est installée, les os de ses fesses s'enfoncent dans cette chaise à l'assise en osier et c'est inconfortable. Le plâtre coule le long de ses avant-bras, dans son cou, tache son t-shirt et ça t'amuse qu'elle ne te réponde pas, qu'en voulant te considérer elle risque une mimique.

L'enfermement tient également de mon espace, tant de vie que de travail, loin des restrictions que nous vivons de nos jours, comme je l'ai dit durant les 21 premières années de ma vie, ma maison faisait 50m², tandis que nous étions 3 enfants. Les corps s'entassaient, s'étouffaient, cherchent une place. Il s'agit d'ailleurs d'une définition possible du confinement qui consiste en la situation d'une population animale trop nombreuse dans un espace trop restreint et qui, de ce fait, manque d'oxygène, de nourriture ou d'espace.

Dans ce contexte les affections se renforcent comme les répulsions, et alors que nos solitudes ne pouvaient s'épanouir j'ai déménagé dans une chambre universitaire de 9m² où elle a pu prendre toute son ampleur. Comme une matriochka, j'ai accumulé les boîtes dans lesquelles m'enfermer, de la plus grande étant la famille, à la plus petite étant ma propre peau.



ORGANE, subst. masc.

A. – [Élément d'un corps, d'une plante]

BIOL. Ensemble d'éléments cellulaires physiologiquement différenciés et combinés, remplissant une fonction déterminée. La formation, les fonctions d'un organe.

La fonction d'un organe et le service que l'animal en tire pour la satisfaction de tel ou tel besoin, ne sont pas ce qu'il y a pour cet organe de plus fondamental, de plus fixe et de plus caractéristique (COURNOT,Fond. connaiss.,1851, p.86).L'inspecteur: Tu m'entends, Asphtaroth, mes organes les plus vils et les plus ridicules te défient aujourd'hui. Non pas mes poumons, mon coeur, mais ma vésicule biliaire, ma glotte, ma membrane sternutatoire (GIRAUDOUX,Intermezzo,1933, I, 4, p.23):

1. On pourrait dire que les yeux expriment plutôt les passions, et que les ailes du nez expriment plutôt les émotions. D'après cela un notaire doit être attentif aux petits mouvements de l'organe respiratoire, et ne pas attacher d'importance aux opinions du spectateur. ALAIN,Propos,1921, p.270.

– P. anal. Tant qu'une enceinte subsistait, Paris poussait et pressait sur lui-même, prenait une densité anormale, étouffait son peuple, comprimait jusqu'à l'extrême incommodité tous les organes urbains (ROMAINS,Hommes bonne vol.,1932, p.197).

<https://www.cnrtl.fr/definition/organe>

Je suis en immersion dans ma chaire, je participe à mon enveloppe, je modèle ma peau, une nouvelle peau, plus blanche, plus solide, je dois être en sécurité. Ma peau protège, cache ou enferme mes organes, mes muscles, mes os, le sang qui pulse.

Je n'ai plus d'anatomie, j'ai la sensation d'être composée de boîtes diverses, aux formes aléatoires, mes poumons sont des boîtes d'airs, mon estomac une boîte à nourriture, mon cœur une boîte de sang qui sont elles même rangées dans la boîte osseuse de ma cage thoracique, je me regarde de l'intérieur, je vois des étagères, des portes, des tiroirs.

Mon corps est une commode. Quoiqu'il en soit mon armure est faite, et elle me ressemble, et je l'aime un peu puisqu'elle est sur mesure mais je ne la vois pas, je suis aveugle et je respire mal. Je dois l'aimer puisqu'elle me protège.

C'est mon terrier. Ma maison n'a pas quatre murs et un toit, elle m'épouse. Paraît-il que je n'ai aucun sens comme fille.

«C'est un corps intense, intensif. Il est parcouru d'une onde qui trace dans le corps des niveaux ou des seuils d'après les variations de son amplitude. Le corps donc n'a pas d'organes, mais des seuils ou des niveaux. Si bien que la sensation n'est pas qualitative et qualifiée, elle n'a qu'une réalité intensive qui ne détermine plus en elle des données représentatives, mais des variations allotropiques. La sensation est vibration.»

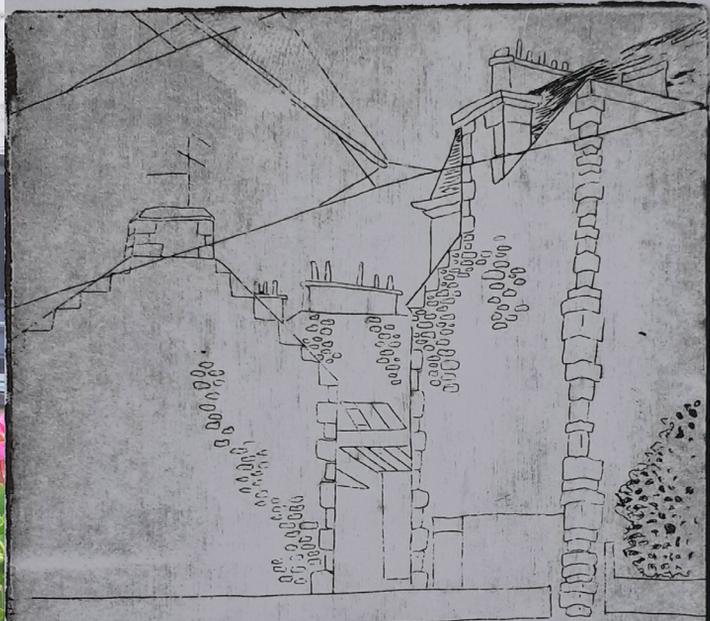
Gilles DELEUZE

*Francis Bacon,
Logique de la
sensation,
Paris, Le Seuil,
2002, p.48.*

Des gens vivent dans ma maison.

Ils vivent et je suppose qu'ils respirent, l'air sort de leurs bouches, il finira sûrement par rentrer dans ma maison, celle dans laquelle je suis seule.

Les gens qui vivent dans ma maison transvasent, un pot de fleurs, un Lavatère, un vase communiquant, ça y est, je le sais j'ai fini par inspirer l'air qu'il a soufflé.



**Je te tiens tu me tiens, et toi comme moi
n'avons pas le droit de rire, je construirais
une maison magique, et je serais en
sécurité tant que je n'en sortirais pas. Car
je ne veux pas être touchée.**

**Les murs de ma maison sont en papier
bible.**

Et finalement, ma bouche sur la sienne, petit parcours. Un sentier aérien, une petite rigole rugueuse entre toi et moi. Tu es dans ma maison. Je suis sortie. Elle a froid et son épiderme éprouve la sensation de l'air.

Elle peut se mouvoir, sa nuque tombe en arrière et le plafond lui offre un tête-à-tête, je sais que si j'ai quitté mon enveloppe je suis dans la maison de quelqu'un d'autre. Je me demande si je suis seule à en avoir peur.

*Pour en finir avec
le jugement de
Dieu*

«Je ne sais pas mais je sais que l'espace, le temps, la dimension, le devenir, le futur, l'avenir, l'être, le non-être, le moi, le pas moi, ne sont rien pour moi ; mais il y a une chose Pour en finir avec le jugement de dieu qui est quelque chose, une seule chose qui soit quelque chose, et que je sens à ce que ça veut SORTIR : la présence de ma douleur de corps, la présence menaçante, jamais lassante de mon corps ;»

Antonin ARTAUD

**«-Comment tu te sens ? Suis-je ton coin
d'azur ?**

-Il m'a émue hier,

-Oui j'ai vu»

**J'ai perdu ma tête dans la mer de
Merville**

«-Je t'aime

-Je t'aime»

C'est usant de pas trouver

«-Qu'est ce que tu fous là bas ?»

Je crois que j'aimerais parler des étoiles à mon frère
mais je n'y connais rien, c'est une maison trop
grande. Pourtant si j'y arrivais qu'est ce qu'on se
sentirait mieux.

J'ai ramassé des cailloux dans le chaos et ça m'a
fait du bien.

Elle est sortie de sa boîte.



De l'Orient est né un matin impatient

J'ai interrogé ma place dans une famille, ma place dans un groupe plus large, finalement ma place seule dans ma chambre ou je m'enfermais davantage.

J'ai questionné mon rapport à la maladie, les confrontations que j'ai eu avec et finalement ce sentiment d'immortalité, la volonté de se mettre en danger, vouloir sentir la crainte d'un sentiment de faiblesse.

A 5 ans je me suis trouvée face à nouvelle boîte, une boîte blanche, pas plus large qu'une valise, je l'ai reconnue mais je ne la connaissais pas, j'aurai voulu qu'elle ne soit pas dedans. C'était grave, j'ai absorbé la douleur et j'ai pleuré, longtemps.

Un jour sur le banc ils ont redit son prénom.

Plus tard j'ai de nouveau épongé les larmes de ma mère quand son oncle s'est offert sa propre boîte, j'ai appris le drame de la solitude, n'ayant comme souvenir de lui qu'un oiseau en céramique posé dans mon assiette un dimanche de Pâques et le dessin d'une moustache en brosse.

Elle a échoué à se sentir légitime dans son malheur.

“Le corps est notre dénominateur commun et la scène de notre désir et de notre souffrance. Je veux exprimer par lui qui nous sommes, comment nous vivons et nous mourons.”

Kiki SMITH

<http://www.car-netdart.com/kiki-smith-2/>

Un meuble en bois, une maison encombrée,
beaucoup d'outils. Une présence une absence.

J'ai longtemps trouvé mon pathétisme ridicule
puis j'ai appris des choses sur mon héritage, j'ai
entendu cette partie de mon histoire que je n'avais
pas vécu, j'ai appris la guerre, la crucifixion, la
pneumonie, le handicap, les fausses couches, la
folie, j'ai appris que ce sont ces choses qui me
nourrissent. Aujourd'hui elle apprend à aimer, à
haïr, à transmettre.

J'enferme des gens dans des boites et je sais que
les autres trouvent ça glauque, et qu'on me trouve
parfois folle de penser que j'essaie de les protéger
et que c'est une lutte quotidienne.

Il y a un monstre dans ma famille, qui s'est
sûrement caché sous des lits.

Il y a une sorcière qui tremblait en me tenant dans
ses mains.



-Et toi, quelle sorte de corps as tu ? A t'il deux bras comme moi ? Te sert-il à danser ?

-Je ne te vois qu'à moitié et ce n'est pas de ma faute. Enfin si, un peu, mais ça fait longtemps, tu pourrais me pardonner je trouve.

-Puis ça ne change rien pour toi que je ne te vois pas totalement, tu sais à peu près à quoi tu ressembles, je n'ai sûrement rien à t'apprendre.

-Dis moi... Comment tu me trouves ?
Physiquement je veux dire ?

Cet acharnement à vouloir englober les corps, les cacher du public n'est pas né d'une pudeur inconsciente mais plutôt d'un mal-vécu avec mon propre corps, j'ai abordé succinctement mon rapport à l'autre mais de l'ambiguïté de mes relations est née une sorte de dysmorphie, mes complexes sont devenus des obsessions, et de là une fascination pour l'enveloppe corporelle et à la peau, le plus grand organe du corps, le passage entre le dedans et le dehors.

J'ai toujours été complexée, pour des futilités, parce que très tôt j'ai compris qu'on voulait de moi que je sois jolie pour être acceptée par cette société infantine cruelle.

Sauf que déjà à l'époque, cette possible laideur tenait du fait que j'étais habillée différemment. Des lors j'ai craint de ne pas rentrer dans les codes parfaitement, cela a aiguisé mon regard sur les formes, les couleurs, les textures, j'ai reproduit des centaines des corps que je voulais me ressembler mais toujours déformés par le prisme de ma vision de moi-même.

J'ai exagéré les rondeurs, créé des femmes grosses que j'ai aimé, devenant des objets fétiches, mais cet amour ne s'est jamais redéposé sur moi, alors j'ai exploré d'autres extrêmes j'ai dessiné la maigreur, la maladie, la beauté, j'ai rajouté des dorures, des fleurs, je me suis rapprochée de Gustav, enfin je ne me suis jamais libérée de ce que j'exigeais de moi même.

Puis les temps ont changé, ma différence m'a de nouveau fait défaut quand à 15ans je me faisais aborder par des pères d'élèves, une nouvelle raison de se cacher est apparue.

C'est devenu assez systématique, faisant mes études loin de chez moi les temps de transports sont devenus des heures de danger, j'ai cherché l'équilibre entre ma volonté de plaire à ce groupe dans lequel j'étais contrainte d'évoluer, les gens de mon âge, les filles qui vous rejettent et les garçons qui vous moquent, et conserver une barrière entre ces hommes bien plus âgés et moi.

J'ai adopté des vêtements qui pouvaient aller jusqu'à 3 tailles au dessus de la mienne, ce qui a finalement renforcé mon sentiment de faire 3 tailles de plus. Enfin j'ai cherché des techniques quand dire mon âge ne suffisait pas à les éloigner, je me suis balancée entre une sympathie distante qui avait l'air de les encourager et un rejet ferme qui m'a valu des insultes. Quand à 18 je n'avais plus d'excuse je me suis renfrognée, évitant de croiser les regards insistants, plaire à ces hommes ne m'a même pas servi à me plaire à moi-même.

Un arrêt de bus, une voiture s'arrête.

En fait je me demande si un ravalement de façade sert vraiment à protéger une maison, ou si finalement on se retrouve avec un joli mur dont on craint désormais de le tacher. Il faut bien une première tache sur un tablier pour qu'il soit admis comme étant un vêtement de protection. Qui a décidé que le vêtement du dessous, avait plus de valeur et méritait davantage d'être protégé ?

C'est un questionnement futile je l'admets. Je fabrique les murs de ma maison dans ma chambre universitaire, me figeant dans des positions diverses et appliquant le plâtre sur mon corps comme une couverture qui se durcit au fur et à mesure, m'interdisant de bouger. Parfois je ne peux m'en extraire sans qu'il ne se brise.

Je dois alors redoubler d'effort pour faire naître cet objet, portant sur lui la preuve de sa fragilité.
Je colmate les brèches.

La lumière entre par mes failles

Aujourd'hui les corps que je crée sont cicatrisés, se rétablissent petit à petit avec mon aide, confiant atèles, coutures, bandes plâtrées, je tente de faire naître une ossature à mon matériau qui n'a comme possibilité de forme que celle qu'on lui offre, je lui prête un moule et un coussin où se lover.

Berlinde, à sa manière d'utiliser des cages, des cloches de verres ou des couvertures je comprends finalement son geste protecteur, et presque sacralisateur que je sème dans ma pratique personnelle. La couverture qu'elle vient poser sur le corps d'une personne est une protection, source de chaleur, et barrière avec le monde extérieur qui est si violent dans son imaginaire, qui s'inspire de faits divers dans les journaux, mais c'est également un tissu qui, bien qu'élimé, étouffe, et alourdit la silhouette. La contrainte est une branche de la protection, un choix difficile à comprendre, de même que se rendre conscient que ce qui meurt nourrit le vivant.

Cette approche frontale et pragmatique, en pleine conscience de la violence de la vie, nous la retrouvons dans ses êtres hybrides, faits de chair, qui semblent humains, et sont dans le même temps animaux et végétaux, se nourrissant les uns d'un autre. Au détour d'une de ses œuvres on est confronté à des corps décharnés dont la vulnérabilité et la poésie morbide se dégagent, ce qui en fait une référence principale de mon travail. J'ai toujours admiré dans ses sculptures la justesse de l'équilibre entre l'horrible et le sublime.



Berlinde DE BRUYCKERE, *Cripplewood*, 2013

Les corps, en plus d'être décharnés, sont bestiaux comme de la viande sur un étal de boucherie, couverts de cire ses corps morcelés se montrent dans des postures d'abandon, de solitude et de faiblesse.

Communes dans la mesure où l'artiste fait écho aux souffrances de chacun, en mettant en valeur les cicatrices, elle évoque évidemment les douleurs du corps, mais elle fait également appel à quelque chose de plus métaphorique, les douleurs sensibles, invisibles, qui résurgent de chacun de nous. Elle nous confronte tant à nos angoisses de mort qu'à la compassion de notre fragilité.

Elle nous invite dans un paysage mental intense et physique. C'est effectivement l'une de ses volonté de nous projeter dans quelque chose d'intime et personnel, en utilisant le verre notamment. L'absence de visage est également un outil permettant l'identification, par ce biais elle crée une curiosité ou un rejet profond mêlé d'ambiguïté, face à ces corps déformés, abîmés, décousus dont les déformations renvoient à des blessures, personnelles, et finalement communes.

Nous pouvons saisir cette subtile tendresse notamment en regardant ces corps recroquevillés dont la peau translucide laisse des veines bleutées transparaître, le tout délicatement englobé dans un coussin. On comprend, ou devine, qu'il y a un acte presque maternel, ou un besoin personnel de se confondre dans la ouate.

Dans son travail elle explore diverses thématiques, dont la religion, en effet elle évoque la crucifixion en suspendant ces corps à des crochets de boucher, la résurrection ou même la naissance, visible quand on observe deux corps qui s'imbriquent et dans le même temps se séparent, on peut y voir la naissance d'Eve de la cote d'Adam ou encore les êtres hybrides du mythe d'Aristophane, ces Hommes bicéphales, orgueilleux puis punis par les Dieux, et éternellement amoureux.

Nous ne serions pas en train de courir vers une personne extérieure qui nous compléterait mais nous serions à la recherche d'un morceau de nous même qui nous aurait été arraché.

Peut-être simplement que je me crée de la compagnie, je me fais matrice, je suis Adam, et de mon corps s'échappent des gens muets, fragiles, desquels je prends soin.

Je comble une solitude.

Sans la parasiter.

Les gens sont imprévisibles et ça n'est pas rassurant, mais si c'est moi ? Mais si c'est moi ?

Si je suis dans ma maison, je n'ai pas peur de l'inconnu, ni de l'autre, ou de l'intrus, je n'ai pas peur de toi, je te comprends.

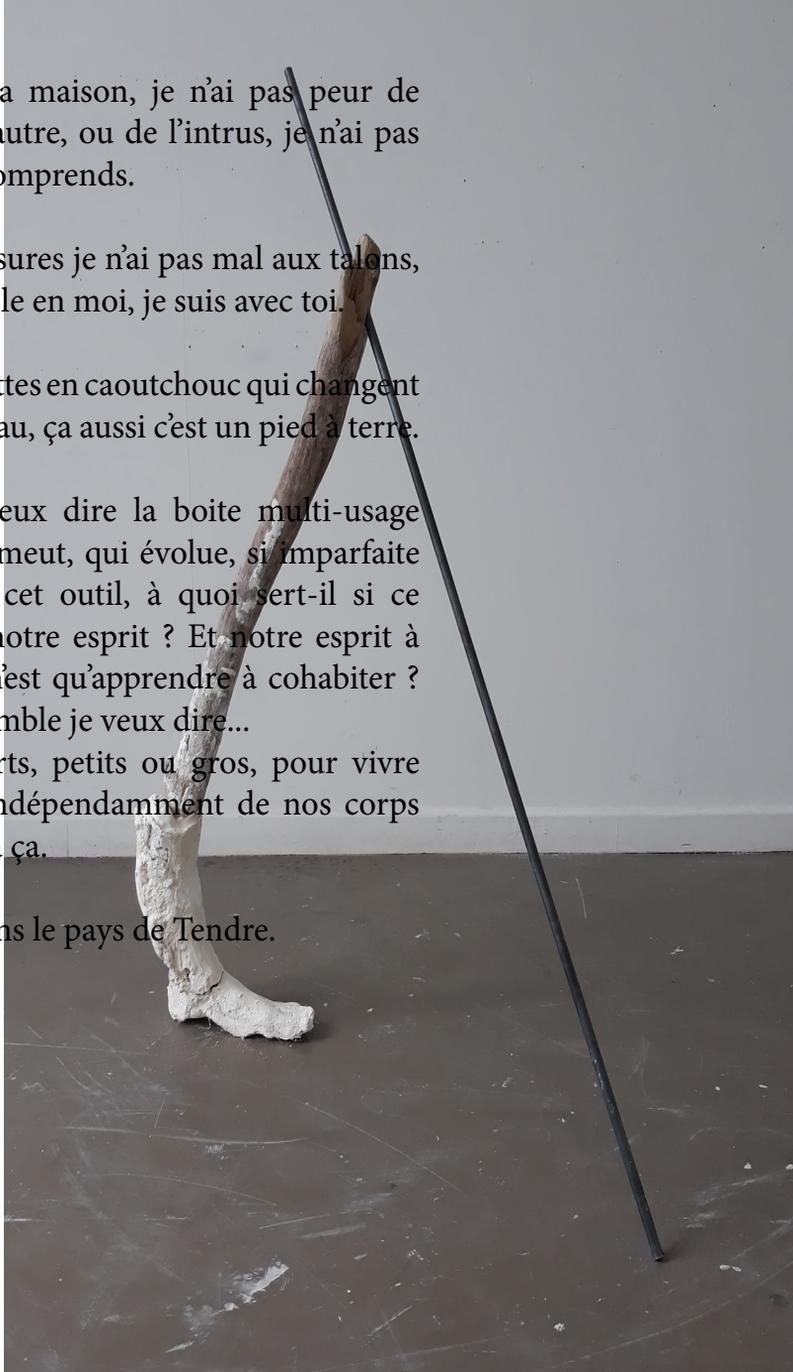
Si dans mes chaussures je n'ai pas mal aux talons, si je suis confortable en moi, je suis avec toi.

J'ai une paire de bottes en caoutchouc qui changent de couleur dans l'eau, ça aussi c'est un pied à terre.

L'outil corps, je veux dire la boîte multi-usage ambulante qui se meut, qui évolue, si imparfaite mais si pratique, cet outil, à quoi sert-il si ce n'est pour servir notre esprit ? Et notre esprit à quoi sert-il si ce n'est qu'apprendre à cohabiter ? Puisqu'on est ensemble je veux dire...

Toujours des efforts, petits ou gros, pour vivre avec toi, et cela indépendamment de nos corps qui ne servent qu'à ça.

Elle s'est égarée dans le pays de Tendre.



INTIMITÉ, subst. fém.

I. – [À propos d'une pers. considérée dans sa dimension interne]

A. – Vie intérieure profonde, nature essentielle (de quelqu'un); ce qui reste généralement caché sous les apparences, impénétrable à l'analyse. Nulle résolution ne peut se réaliser dans l'intimité de la personne sans intéresser le monde environnant (Blondel, *Action*, 1893, p. 201). Ce perpétuel intérêt de relations où l'on se garde intact, où l'on réserve toute son intimité (...) rien n'est plus désagréable (...) que si l'on veut par malveillance, curiosité ou même amitié discerner notre véritable caractère (Barrès, *Cahiers*, t. 5, 1907, p. 151). V. extériorité ex. de Ricœur, *Philos. volonté*, 1949, p. 424 :

1. Avec le thème des tiroirs, des coffres, des serrures et des armoires, nous allons reprendre contact avec l'insondable réserve des rêveries d'intimité. L'armoire et ses rayons, le secrétaire et ses tiroirs, le coffre et son double fond sont de véritables organes de la vie psychologique secrète. Sans ces « objets » et quelques autres aussi valorisés, notre vie intime manquerait de modèle d'intimité. Ce sont des objets mixtes, des objets-sujets. Ils ont, comme nous, par nous, pour nous, une intimité. Bachelard, *Poét. espace*, 1957, pp. 82-83.

– En partic. [Notamment en matière religieuse] Caractère inné, intuitif (de quelque chose) :

2. Pour Barrès, au contraire, la foi de Pascal est une qualité inhérente à cette âme – âme prédisposée par des milliers d'ancêtres catholiques et qui n'aurait eu qu'à reconnaître son propre trésor pour lui apporter par son génie un accroissement magnifique. Le commentaire barrésien ne cesse de mettre l'accent sur l'intériorité, sur l'intimité de la croyance pascalienne; il la conçoit comme une vérité que Pascal trouve en lui... Massis, Jugements, 1923, p. 235.

<https://www.cnrtl.fr/definition/intimit%C3%A9>

Dans l'intimité de ma maison vivent d'autres intimités que la mienne. Une bête à deux ventres, l'endroit le plus froid de la pièce s'est insinué dans la distance qu'il y a entre nous.

M'appartient-il de vouloir vous posséder ne serait-ce qu'en partie ? Puisque vous êtes entrés chez moi et que vous y avez laissés votre ADN, celui-ci se donne à moi tel un présent. Cette empreinte, involontaire, insouciante ou maladroite, se livre à mon bon vouloir de la conserver. Si comme le dit Gaston Bachelard dans son entretien avec Paule Chavasse:

«L'espace a des qualités de refuge,
des qualités de protection.»

alors je me convertirai, je me réincarnerai en espace pour te protéger toi, toi qui voudrais passer le pas de ma porte pour y trouver refuge. Je me ferai maison, je te serai intime, je vous serai un toit et quelques murs, je nous serai des fenêtres ouvertes, je lui serai confortable pour qu'il s'allonge sous le ciel épanoui d'étoiles.

Je me serai maison ou chambre plutôt:

«La maison, la chambre, la maison c'est trop grand ; la chambre était, si vous voulez, quasiment un corps, presque un corps maternel qui nous reçoit la nuit.»

A lire Gaston Bachelard, je comprend la notion de souvenir liée à la maison natale, le premier corps qui est le nid de toutes rêveries, toutes mémoires, tout ennui. Aussi il évoque le souvenir commun de toutes nos intimités, que nous ayons été plus ou moins aisés si tant est que nous ayons eu un toit sur la tête.

J'imagine qu'en ce sens il y a une sorte de collectivité mémorielle dans la singularité de l'anodin de chacun. Pour peu qu'en parlant de sa maison nous laissons place à l'imagination, au transfert et à l'identification, la maison d'un tel ressemble traits pour traits à celle d'autrui. La faculté de projection de l'interlocuteur fait qu'il ne voit pas votre chambre, votre cuisine ou votre salon, mais le sien. Bachelard parle d'invitation à la rêverie, première construction poétique née de l'espace originel.

« Quand, dans la nouvelle maison, reviennent les souvenirs des anciennes demeures, nous allons au pays de l'Enfance Immobile, immobile comme l'Immémorial. »

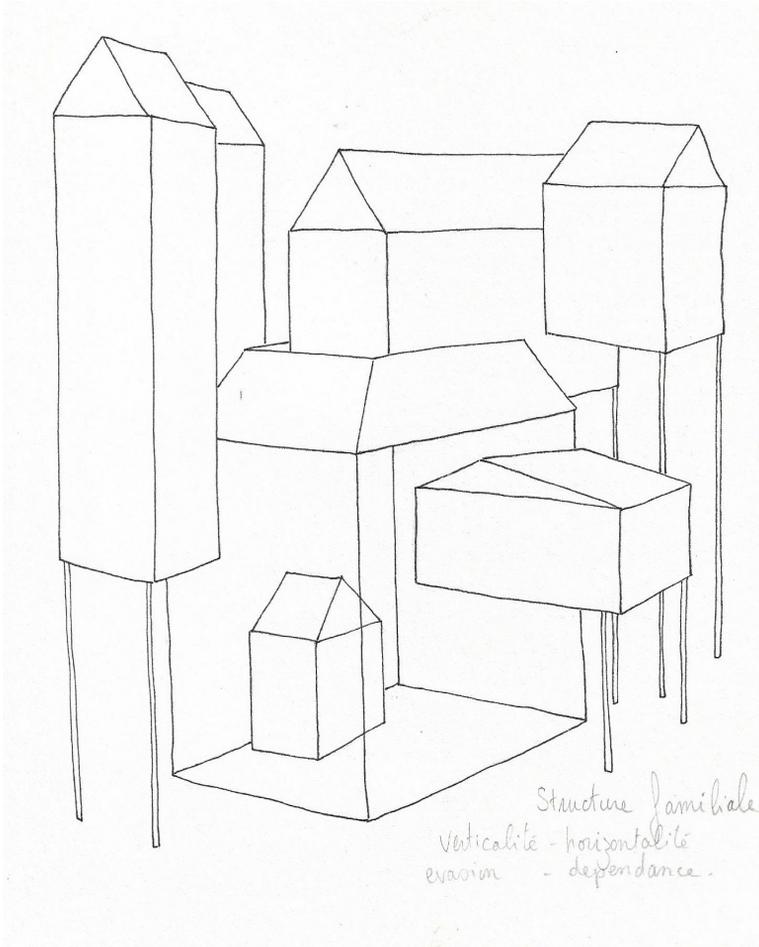
Gaston BACHELARD

*La poétique de
l'espace, p.25*

Gaston évoque à maintes reprises la cave et le grenier, qui sont pour lui les axes presque principaux de la maison et lui donnent sa vertu de verticalité émotionnelle. La confrontation va même à comparer le souvenir des escaliers de chacun, l'un qu'on descend toujours et l'autre qu'on ne fait que monter.

Il est pourtant évident que ces deux actions sont indissociables dans ces configurations d'espaces, ce que nous gravissons nous devons le descendre et vice versa. Cependant dans l'imaginaire, qui est la résultante de souvenirs, la cave est en bas donc pour nous y rendre nous descendons inmanquablement l'escalier. Le chemin du retour, voué à l'oubli puisqu'il n'a pas de but, reste dans la cave, lieu sombre et berceau de l'irrationalité.

Il n'y avait pas d'escalier dans ma première maison, se suffisaient à eux même sol et plafond, pas d'intermédiaires, ni en bas ni en haut. Pas de verticalité allant de la crainte à l'évasion, aussi, aujourd'hui je ne vais ni dans la cave ni dans le grenier, ces lieux n'évoquent rien pour moi. Ma maison donc, ne t'évoque rien Gaston, tu ne te revois pas gravir les marches de tes solitudes enfantines où peuvent se déployer toutes sortes de passions, diurnes ou nocturnes.





Une tache de vin sur le genou, des taches blanches sur les ongles. Non effectivement ça n'est pas le début de la maison, au commencement le cri, le cri du réveil, un réveil en pleine nuit parce que je ne peux pas sortir de mon lit. Une tache noire dans l'œil droit, une tache blanche dans son cerveau, la peau bleue. Plusieurs pièces d'une même maison.

Parce que ma maison c'est aussi elle.

«Oui, mes sculptures vont au-delà de la «personne» ou du «personnage». La communication entre les gens passe par le visage. Des corps sans visage deviennent beaucoup plus universels, hors du temps.»

Berlinde DE BRUYCKERE

<http://www.mouvement.net/teteatete/entretiens/des-corps-sans-visages>

Des poils, un torse, un nez, mon ventre qui fait du bruit.

Bâtiment E, l'interphone est cassé, je n'ai pas de courrier sauf un papier sur le tri des déchets

J'ai 9m2 composés d'un mur rouge, une grande fenêtre et une petite, un mur blanc avec une lampe, des estampes et des photos.

J'ai un bureau encombré de choses diverses, un bol, des bijoux, une boîte de thon vide, un fer à souder, une bouillotte en forme de cœur, un masque de dragon, des embouts de dremel, une scie à bois, une à métaux. J'ai une souche sous cette table supposément blanche.

Pour aller me doucher je sors dans le couloir, les lumières s'allument à mon passage, sauf une. Il y a quatre douches, je vais dans la deuxième à gauche, il y a une fenêtre, en fonction de la saison je vois les premiers rayons du soleil.

Logement 222, j'ai deux matelas sur mon lit, un sur-matelas et une alaise, mes draps sont troués par les cendres de mes cigarettes.

J'ai deux tiroirs sous les lattes, mes vêtements partiellement pliés dans ces rangements à roulettes.

J'ai un énorme coussin ocre, une housse de mon enfance avec des cocotiers, des chameaux et des singes

J'ai un pot de moutarde périmée dans le frigo et un bocal de poires au cidre fait par ma tante.

Bâtiment E, je n'ai pas le droit d'avoir d'invité ni de planter des clous. J'ai un détecteur de fumée, une chaise, une lampe rouge, une collection de fossiles.

Il dort avec moi une nuit par semaine en moyenne, j'ai les privilèges que permet la sympathie avec le personnel. Une des dames part en retraite en décembre, on discute occasionnellement, je ne connais pas son nom. Je sais que le produit pour laver le sol est aux agrumes.

La cuisine sent la friture, il y a un mot sur la porte, c'est sale, je ne veux pas parler aux gens, je mange des nouilles goût bœuf à moins d'un euro. On écoute de la musique, on boit du vin blanc. On chante, les voisins ne se plaignent pas. Je respire. Logement 222, j'ai des cabinets qui fuient, un miroir, un lavabo, j'entame ma troisième année.

Ma bonde n'est plus étanche, sur mon masque pour les cheveux il y a une palette de maquillage et ma crème hydratante.

Sur le pot d'huile coco de mon frère il y a un aérosol qui n'est pas à moi, un vernis et un dissolvant. J'ai trois brosses à dents dans mon verre et un dentifrice au charbon.

9m2 c'est parfois minuscule souvent immense, j'ai 3 couverts en tout, pour faire ma vaisselle régulièrement. Je me nourris mal quand je suis seule.

Où je trouve de la place j'accumule vestes, chapeaux, pantalons. Mes sous-vêtements sont dans un sac de courses, mes fleurs sont fanées. J'ai un rideau fermé, mes clefs tournées dans la serrure, je n'ai pas le courage de sortir acheter du tabac.

Dans ma chambre quand on fume j'ai des spasmes, on mange des pizzas, parfois on fait l'amour.

Il me montre des films, on fait des sudokus, il retire son t-shirt, moi mon pantalon, on ne peut pas mettre les pieds par terre et je me sens chez moi avec lui.





J'ai longtemps pensé que les corps que je fabriquais n'étaient jamais entiers pour des raisons médicales me concernant, que ma vision du monde agissait directement sur la représentation que je pouvais en faire.

À l'âge de 9 ans, en jouant avec un tendeur j'ai considérablement réduit mes capacités visuelles, la collision entre cet objet et mon œil a fragmenté l'image que mon cerveau reçoit.

Tu es flou, tu es taché,
tu ne sais pas comment tu es dans mon œil,
et ça t'inquiètes.

**Cicatrice irisante de mon enfance
borgne à ras bord d'une mémoire
en cassis sur canapé de jouissance
je peux voir en noir ses nuages blancs
dans la buée d'un regard maladroit
née du ventre bleu de grand maman
dans ces draps gorgés d'orange
je m'aveuglerai de trop te voir
cyclopéenne de mon œil lotophage**

Sa jupe est blanche et tu es rouge, pardonne moi
s'il te plaît.

Cependant je comprends petit à petit que mon
lien avec ma mère a également une grande
responsabilité dans l'aspect médical de mon
travail ainsi que dans les notions de contraintes et
d'enfermement qui s'en dégagent.

Récemment le confinement rejoint mes
expériences antérieures qui nourrissent ma
production, l'ayant déjà vécu en tant que
spectatrice, nous sommes aujourd'hui tous les
acteurs de notre réclusion.

Tu n'es pas avec moi, j'ai regardé partout.

Je suis venue, on s'est vues et tu m'a regardée.
S'ensuivent les visites où l'on ne peut s'approcher,
tu irradies et tu as peur de me brûler, je te
comprends. Je t'ai regardée, et j'ai vécu ta solitude,
je te parle du trottoir, un mur en pierres meulières,
des pavés, la route de l'école.

Une fenêtre, ou plusieurs, mais une seule d'où tu
me réponds.

Loin toi de moi, et moi toujours un pied sur le sol
d'à coté.

Je n'en ai pas les capacités. Ça serait trop facile.

Mais je suis un oiseau sans ailes qui ne peut pas
voler.

Mes plumes, ton dos, assez peu de réconfort
finalement.

Un masque sur sa figure, ne cache pas la lumière
de ses yeux verts.

Maman a des nuages dans la tête, je vois l'Italie
dans le verre de ses lunettes.

Comment puis-je te réparer ?

Elle a oublié son fil et son aiguille.

Elle tourne à gauche, tout droit, première sortie à
droite.

Une annonce de tempête et la nature s'ébranle, ma
maison tangue comme un bateau. Cette flaque a
des allures d'océan.

J'ai quatre trousseaux de clefs, dont certaines
n'ouvrent rien. Mais ce n'est pas si triste une clef
qui n'a pas de porte à ouvrir, ni une porte fermée
d'ailleurs.



Mon travail montre des corps, des morceaux de corps, des bouts d'individus inachevés, cassés. On peut voir des visages, des bustes, des jambes, qui cohabitent ensemble dans un univers intime. L'intimité est toute relative, elle est présente dans le détail d'un coussin, d'un sous vêtement, d'une main sur un visage, elle se déploie dans la communication qui s'éveille entre un pied dirigé vers une joue. Toute ses identités corporelles se côtoient dans un espace restreint, permettant ce dialogue infime.

La moindre des choses serait de vous répondre.

Le point de départ est généralement le plâtre dont les propriétés sont essentielles à mon processus de création. Je dirai même que le procédé est la partie la plus importante de mon travail, il laisse naître l'aléatoire, la couche sensible, l'étape où la peau se crée, me contraignant à agir le moins possible sur elle. La partie où j'interviens principalement est lors du moulage de mes pièces, utilisant mon corps comme matrice, je suis absolument intégrée en tant qu'objet, outil de réalisation.

Mon corps outil s'impose l'inaction.
Il supporte la frustration.

En regard d'Yves Michaud et de son chapitre «L'art comme action» dans *Histoire du corps*, on constate qu'après une invisibilisation de l'artiste au profit de son œuvre celui-ci se rebelle.

Avant les années 1910 le corps du créateur pouvait être thème de l'œuvre mais rarement matériau de cette dernière, Homme désincarné n'existant que par le biais de sa production.

Grâce aux Dadaïstes et aux avant-gardistes russes la performance fait exister l'auteur comme objet d'art, jusque là le sujet restait en suspend, posé selon l'auteur par Baudelaire ou Kierkegaard :

« une forme de vie peut elle-même être de l'art. »

Histoire du corps,

Jean Jacques

COURTINE

3. Les mutations du regard. Le XXe siècle

p.446

Suite à cela le relais est prit, donné, échangé développé en 1940 la peinture est pensée comme action par les expressionnistes abstraits américains c'est en tout cas l'analyse qu'en fait Harold Rosenberg.

Pour en revenir à l'idée de corps-objet voire presque corps-machine il faut se référer aux précurseurs on assiste à un retour Dada en confrontation avec l'ampleur prise par l'expressionnisme. Quand l'un se livre à une débauche régressive et destructive, dans l'excès des possibilités corporelles avec notamment les «actionnistes» viennois, des artistes comme Andy Warhol se revendiquent comme inexpressifs.

«Ce n'est pas un corps expressif qui passe au premier plan mais un corps mécanique et automatique.»

Dans les années 1990 le corps prend une place primordiale sur la scène artistique, il vient questionner l'identité, la place de tout un chacun dans une société en mouvement. Le corps est devenu notre meilleur ou notre seul moyen d'exister. On existe pour lui et par lui, il nous montre à l'autre comme similaire à lui.

Histoire du corps,
Jean Jacques
COURTINE
3. Les mutations du
regard. Le XXe siècle
p.448



**Si tu m'égare dans l'iris océan de ton œil
sourcillé de blondeur
Je te soufflerai ce que je ne peux rien
te dire. Je te soufflerai l'Auvergne. Je te
soufflerai la boue. Je te soufflerai mes
plumes de casoar. Je te soufflerai vagues.
Je te soufflerai vent. Je te soufflerai. Je
te soufflerai Agathe et tournesol, pétales
autour d'un astre égoïste écœurant de
moiteur et sa chaleur menteuse.
Mais à toi je te souffle clope. Je te souffle
ma cire sur ton corps. Je te souffle
tempête comme je te soufflerai baiser.
Je te souffle baiser.
Enfin souffrir de te suffoquer baiser.**

**Mardi égare moi dans un coquillage, si
ce soir t'entends la mer à mes lèvres,
bois l'acre nacre de mon embrun vert,
bois moi jusqu'à plus soif, bois mon
ronflement sanguin, que j'oublie les yeux
rouges des crustacés et la fertilité du
spleen moderne.**

Gherasim m'a parlé dans la bouche d'un autre, il
m'a dit fenêtré, j'ai compris érotisme.

La notion qui unit nos deux démarches est celle selon laquelle ce qui enferme est également ce qui protège. Ces cellules, comme des prisons sont également des enveloppes qui conservent ses souvenirs, ses craintes, peurs et émotions en tout genre.

Louise traite de l'univers domestique, la famille, le corps tout en s'intéressant au subconscient et aux souvenirs de son enfance.

Je me suis intéressée à elle particulièrement car sa démarche étant autobiographique elle crée en rapport avec le corps ainsi que tout ce qu'il implique, comme l'émotion, la mémoire, la dégradation.

Le travail autour de ses cellules m'interpelle

puisqu'elles témoignent de la volonté de l'artiste à parler dans le même temps de l'intériorité du corps ainsi que de son enveloppe.



Louise BOURGEOIS, *Cell XXVI*, 2003

Les enfermer de cette manière est une façon de les empêcher de s'échapper à sa mémoire et donc en quelque sorte de perdurer, à contrario des souvenirs dont on ne garde aucune trace formelle. Le nom de «cellule» peut être perçu de différentes manières, il peut renvoyer aux lieux de réclusions – cellules des univers carcéraux ou monastiques – ainsi qu'aux cellules biologiques des organismes vivants.

Le titre est tout à fait justifié et m'intéresse beaucoup, car c'est supposer que l'enveloppe corporelle agit au même titre qu'une prison dans le sens où le psychisme peut être en désaccord avec ce corps et est coincé à l'intérieur.

L'esthétique architecturale de son travail, traite du corps vivant. L'utilisation de ces formes géométriques abstraites n'empêchent pas l'artiste d'enfermer des représentations humaines à l'intérieur, mettant en exergue les tourments du psychisme humain.

Le personnage enfermé dans cette prison, qui peut se référer à la peau, est la représentation du sentiment. On le voit notamment dans les Cellules-portraits, où les têtes cousues avec des chutes de tissus fonctionnent comme des formes symboliques qui représentent des sentiments humains élémentaires et sont, en ce sens, des portraits d'états émotionnels.

L'aspect voyeuriste de son travail, réside dans l'implication du corps du spectateur dans son œuvre, l'incitant à se pencher, regarder entre les barreaux de la cage, se refléter dans les miroirs..

Dans le cas où le regardeur peut entrer dans l'installation, il devient le prisonnier de la structure et donc l'expression du sentiment mis en valeur dans la cellule en question.



L'utilisation de mon corps permet également de mettre en valeur les notions d'absence et de présence qui me sont chères, car mon travail n'est pas une duplication de moi-même. Je crée une enveloppe, un cocon qui enferme tout en faisant un semblant de protection, une sorte de tour d'ivoire aux multiples failles. Cette armure de plâtre, comme une seconde peau, adhère à chacun de mes pores, elle joue comme une barrière avec le monde extérieur, elle m'en protège, m'empêchant dans le même temps de cohabiter avec lui.

Je suis là, je m'extrais et me surprends à me voir.
Je ne suis plus dedans, je ne suis pas tellement
dehors non plus. J'avais froid à l'intérieur de moi,
je suis nue dehors et dedans.

De manière plus littérale, je vais tenter de décrire
une de mes productions qui répond à mes
interrogations sur la contrainte ; J'ai commencé
par faire un moule de mon visage que j'ai rempli de
plâtre, le réceptacle a subi quelques déformations
lors du durcissement de celui-ci en raison du
poids. Je me suis servie de cet écrasement en
installant ce visage de trois quarts sur un coussin
dont la couleur rose poudrée répondait à un
univers déjà mis en place par des peintures à
l'huile que j'avais réalisées. Ce contraste léger
entre le rose et le blanc du plâtre me plaisait dans
l'atmosphère tendre qui s'en dégageait. Le concept
de prendre soin prévaut dans ma pratique, tout
en rupture avec la représentation de l'entrave
physique. J'ai ligoté ce visage, forçant son repos,
avec des tendeurs accrochés à du grillage, disposé
sous le coussin. Ce qui ressort de cette sculpture
sont les strates de qualité de matériaux, allant du
dur, au mou et de l'élastique au semi rigide.

Je t'assure que tu iras bien.



Mes boites sont faites pour qu'on en sorte, elles sont faites pour donner soif. Mes boites ont trois trous pour respirer mais toi et moi on sait que ça n'est pas suffisant.

Il est important pour moi d'utiliser cet outil corporel, vivant et animal, pour vivre intensément les transitions de fabrication, expérimenter différemment à chaque fois la contrainte, les difficultés respiratoires, la peau qui se tire, la totalité de la scène finit par m'intéresser. La dépense gestuelle compte plus que le résultat.

Cela tient presque du morbide parfois, quand ce visage en plâtre s'arrache au mien. Cependant il n'est nullement utile pour moi qu'on me reconnaisse, je n'ai pas volonté à créer des autoportraits, tout comme il n'est pas important que l'on voit une femme.

Je ne ferme toute fois pas les yeux sur une interprétation féministe de mon travail, car ce sont des figures féminines, cloîtrées, abîmées, cependant mon intention sensible n'a pas de genre. Je mets en scène des images de gens sans identités définies, une retranscription artistique humaine de ressentis universels.

«La blancheur m'intrigue parce qu'elle évoque une spiritualité désincarnée, pourtant inséparable des détails charnels et corporels du personnage.»
George SEGAL

Dans un entretien
avec Henry
Geldzahler, Quadrum
n°19, 1966

Comme dit précédemment le plâtre est le matériau principal de mon travail, facile d'utilisation il me permet de créer à échelle un dans mon espace réduit et cette accointance, ce plaisir physique qu'entraîne le poids, la température, la souplesse de ce matériau m'a permis d'en explorer les diverses qualités.

De la même manière qu'avec la terre je me suis intéressée aux variations d'états, j'aime l'évolution de mon matériau, qui passe de la forme poudreuse à liquide avant de durcir, devoir le caresser pour trouver la texture qu'on veut lui donner, sentir sa chaleur pour savoir s'il est sec. Ce matériau impose qu'on entretienne avec lui une relation sensible. Cette relation participe de la valeur de prendre soin que je donne à mon travail, mes pièces sont la résultante de la tendresse que je mets en œuvre pendant la réalisation.

Elle varie librement
La sincérité de son corps est touchante

Il évolue paisiblement d'une substance à une autre
Son corps est aqueux
Son corps est terreux

Il gonfle et se rétracte et elle adore l'englober avec

Je suis eau, je suis air, et tu es vent.

J'évolue torrent, je deviens sel, sur ta joue je coule
doucement.

On peut faire un vœu pour une tache, pour une
lumière sur un fil électrique.

«-Oh bah moi je ne veux rien»

A son sourire de me répondre :

«-Moi aussi je vais te manquer»

Et comme tu oublieras ma peau dans les bras
d'une autre, je change de texture. Je caresse la
peau filandreuse, qui coule entre mes doigts. Elle
durcit, j'espère que tu ne me reconnaîtras pas.

Elle me dit bêtement qu'elle me voit.

Une main tendre, un front fier froissé par des
sourcils épais, je te reconnais. Qui es tu ?

Je t'écoute me dire des choses que je ne comprends
pas, et je ne te hais pas pour autant. Les autres ne
comprennent pas tout non plus, tu le fais un peu
exprès.

Demain je pars, essaies de bien dormir. Demain
je pars, je n'ai rien contre mais je ne le veux pas.
Je pars sans toi, je les retrouve.

Elle se brisait, une main marine mise sur l'œil,
dans la bassine un fou baignait.
Elle a pris la route donc,
elle écoute ta musique dans ma maison, j'évite un
oiseau. Elle roule depuis longtemps, a les épaules
endolories. Un épi de maïs comme point de
repère.

Dans un sens ou dans l'autre. Les gens sont à coté
de moi, mais pas trop. Certains roulent vite.
Ma vitre arrière est brisée, le vent s'engouffre dans
mon coffre. Ma voiture a une nouvelle odeur.
En plus de mes orifices, une nouvelle béance
respiratoire.

*Mille plateaux:
Capitalisme et
schizophrénie, 2,
p.194*

«Le champ d'immanence n'est pas
intérieur au moi, mais ne vient
pas davantage d'un moi extérieur
ou d'un non-moi. Il est plutôt le
Dehors absolu qui ne connaît plus
les Moi, parce que l'intérieur et
l'extérieur font également partie
de l'immanence où ils ont fondu.»
Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI

Le corps sans organes, interne et externe,
indissociable du dehors.

Sans ma peau je n'ai plus d'intériorité.

Aucune barrière, est ce que mes poumons font la
taille de la pièce ?

Est ce que la pièce est mon poumon ?

Florentine ouvre la fenêtre
la fumée de ma cigarette s'échappe.
C'est que je peux respirer.

Un point rouge taché de noir sur une carotte
sauvage. Les rosiers seront sauvés, et c'est rassurant.

La maison, elle, sera détruite. Elle l'a appris vers
10h30. Elle s'en remettra mais c'est une sensation
désagréable.

La rue Valoise sera un souvenir, une Cellule de
Louise, dans laquelle nous étions rangés. Les
miroirs nous avaient reflétés. On avait reconnu
nos formes dans les creux des murs. Elle sentait
l'empreinte de son arcade sourcilière écrasée
contre la vitre.



Kiki se nourrit symboliquement des souvenirs de son enfance. L'ensemble de son œuvre est marqué par sa fascination pour le corps humain, qu'elle représente d'abord de manière morcelée, la peau apparaissant comme une frontière fragile avec le monde.

«Je suis allée du microscopique aux organes, aux systèmes, aux peaux, aux corps, au corps religieux, aux cosmologies.»

Kiki SMITH

Elle est en rébellion face à la représentation normée du corps produit par la société contemporaine. Son art laisse filtrer des thèmes qui lui sont chers: le corps, la maladie, la blessure, la vulnérabilité, la mort. Elle critique la suprématie du savoir biomédical. Son travail refuse le pouvoir de la médecine moderne et sa capacité à classer, à distinguer un corps sain d'un corps malade.

Kiki Smith souligne qu'elle «n'aime pas la manière dont la médecine a investi le corps», évidemment sans en renier la puissance et l'utilité. L'artiste relève la fragilité de l'être humain, renforcée (ou accélérée) par la maladie et ses nombreuses conséquences, qu'elles soient physiques, sociales, identitaires ou psychologiques.

Dans cette œuvre Kiki nous montre à voir deux torsos démembrés constitués de papier. Ce qui en fait une référence de mon travail c'est principalement l'action de moulage puis une certaine forme de liberté du matériau employé. La peau est ici montrée encore plus vulnérable qu'à l'ordinaire puisqu'en papier mâché ce qui n'empêche pas l'artiste de fragiliser davantage d'autres parties du corps.

Effectivement les parties flexibles comme les bras, la tête ou les entrailles sont en papier de soie. Les propriétés de cette sculpture permettent de rigidifier le buste, qui peut-être est considéré comme se suffisant à lui même pour symboliser le corps.

La rupture entre le papier mâché et le papier froissé évoque un point de suture entre deux formes de fragilité, l'une s'ouvre pour laisser les organes s'échapper. Les boyaux dégringolent en guirlande de papier de soie aux qualités de finesse, de transparence et de délicatesse.

Le point de contact bien que n'étant pas signifié frontalement comme médical répond aux études premières de Kiki. En 1985 elle suit une formation de technicienne médicale urgentiste, formée pour soigner les blessures liées à des accidents.



Kiki SMITH, *Hard soft bodies*, 1992

Elle ouvre les yeux.

Son prénom ressemblait à la couleur du ciel.

Un nez, une bouche, des tuyaux qui se rejoignent, je ne les vois pas, on m'en a parlé. Peut-être que mes poumons ont noirci, peut-être qu'ils ne se gonflent pas entièrement. Je ne connais pas leurs capacités. On m'a dit que j'en avais deux. On m'a peut-être menti. J'ai lu qu'il pouvait y pousser des nénuphars, j'aimerais bien moi je crois.

Je me trouverais belle en sachant que je suis la maison de quelque chose de beau. Or je ne sais pas si mes organes sont beaux. J'ai déjà vu des nénuphars, des grandes feuilles, beaucoup de pétales, blancs, jaunes ou roses, des lentilles d'eau qui s'agglutinent autour, et c'est beau. Je boirais beaucoup si c'était le cas, pour l'arroser, je bidouillerais ma tuyauterie. Ou alors je me noierais, ça sera un joli sacrifice si c'est pour sauver une fleur.

Je sculpterais mon souffle pour ne pas l'envoler. Mon souffle se fera pollinisateur. Je n'ai que faire d'un nez s'il peut être abeille.

J'apprendrais avec Giuseppe à prendre soin de ma plante.

Il saura m'enseigner le langage du vent, pour parler à mes poumons, les faire flaque, mares, lacs ou océans.

«J'ai ramassé une pierre dans le fleuve et j'ai refait la pierre. Ce n'est pas une copie de la pierre, mais une copie de l'action du fleuve.»

Giuseppe PENONE

Masterclasse avec
Arnaud Laporte
enregistrée en public
du Centre Pompidou
dans le cadre du
festival IMAGINE.

En face de chez elle, des hommes ont fait des trous dans les murs pour voir au travers. Ils vont mettre des fenêtres. Ils vont sans doute la voir maintenant.

Le cerisier est tombé malade, il est mort et on l'a coupé.

Tu ne te rends pas compte à quel point c'est douloureux, plus jamais elle ne regardera le ciel au travers de ses feuilles. Florentine, as tu seulement aimé cela ?

Et toi Séraphine ?

Elle lui montre une photo, en noir et blanc, au stylo une flèche qui désigne un homme au milieu des autres.

« - Lui c'est mon père, ton arrière grand-père. »

Elle sourit pour l'empêcher de pleurer. Elle espère donner des mains à ses yeux pour les lui tendre.

Mais déjà quand on n'a qu'un œil ça réduit les chances d'aider d'un regard.

Elle a compris que jamais ne suffira son utopie.

**Soir d'absence de lumières
découragement d'un évier bouché
je tombe dans l'eau croupie de la veille
encombrée de la fièvre
soignée par ta peau, givrée d'une pluie
fébrile.**

«On ne parle pas de l'homme en le décrivant, mais on parle de l'homme quand on parle du ciel, de la mer, de la montagne. Il y a tellement de choses de l'homme dans un caillou, un caillou stupide seulement quand il est dans la main d'un homme stupide.»

Giuseppe PENONE

Respirer l'ombre Et toi, toi t'es là, et t'oses dire qu'elle est débile, elle ruisselle sur ton capot, rebondit sur la mansarde, tu la regardes et tu dis comme ça, légèrement, qu'elle est débile ?
Il est débile le chemin qu'elle a fait jusqu'à toi ?
Il est débile son geste humide de t'aimer sur le front et couler sur ta tempe ?

Je n'ai jamais vu telle ingratitude envers une goutte de pluie.

Elle s'évapore et se précipite naïvement.

Je l'ai vue un soir, habillée de blanc, dansant dans la rue.

La lune dans l'eau regardait son ancien amant.
Nos ventres nus, le ciel regarde sa soie bigarrée
dans la fêtarde eau douce du ru, et ça nous fait
rire parce qu'on ne comprend pas cette histoire
d'amour.

Amour amour je t'aime tant. Elle chantait dans sa
robe couleur du temps.

Son drap a froid.

J'ai lu une belle histoire

Un corbeau, après avoir exploré le monde, est
entré dans la baleine et est tombé amoureux de son
âme. Elle dansait, et comme elle tapait des mains
pour se donner la cadence la baleine nageait.

Loiseau, comme on cueille une fleur, l'en a fait
sortir pour tenter de l'aimer et n'a jamais été aussi
malheureux de son égoïsme. La baleine est morte,
s'est échouée sur mes côtes et l'âme s'est dissoute
dans ses bras.

Il n'est pas vrai que je t'aime.

L'égoïsme de la vie c'est de ne l'être jamais
suffisamment pour partir.

Est-ce qu'on peut appeler Amour un sentiment
qui comme tout ce qui naît peut mourir ?

j'ai marché
un jour sur pause
le jour était à l'arrêt et j'ai marché dedans
j'ai erré dessus
j'ai vu la nuit sans la croire
j'ai marché sans pause un jour mouvant
je ne sais plus si mon pied droit suivait le
gauche ou inversement
je rentrais chez moi je crois
je ne rentre plus
j'ignore si la porte a rétrécit
j'aimerais que non
peut-être qu'il faisait trop froid
finalement
peut-être
je ne marche plus dans le bon sens si tant
est que chez moi en ait un
mes chaussures s'usent, mes doigts
s'usent,
mon nez s'use, ma voix s'use
je m'use à ignorer la route
être ignorée par elle
c'est pareil
je n'ai plus de cailloux pour ma marelle
une feuille de vigne vierge dans mon
herbier
un tgv au goût de cerise

Quelle est la date de péremption des mots qu'elle te dit ?

J'imagine qu'ils ne valent que sur l'instant où ils sont évoqués
Et c'est peut-être la plus belle déclaration d'amour

Si mes mots se périment à la vitesse où je les dis et si le geste d'aimer se consume, alors tu inhales la fumée de mon émotion.

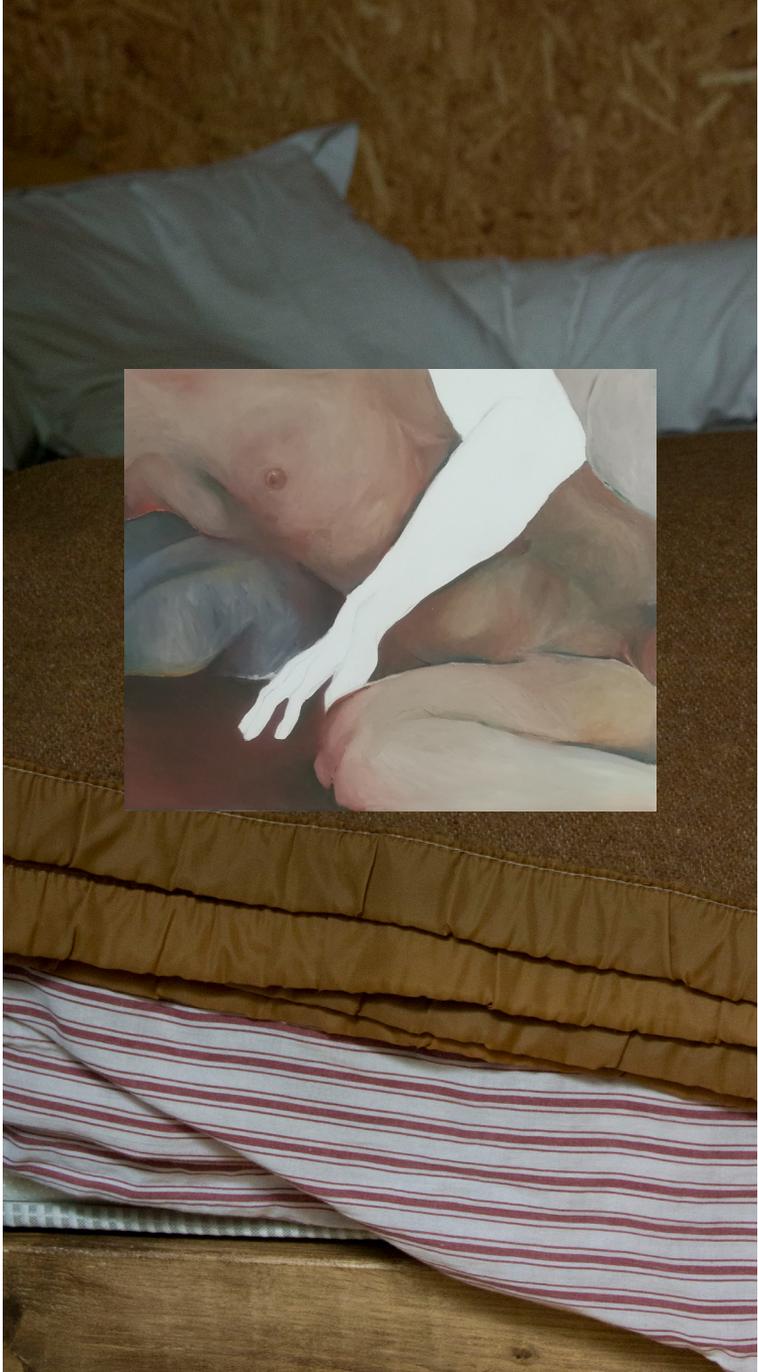
Est-ce que tu trouves que mon émotion a le goût du goudron ?

Tu me tiens dans ton cœur comme un mammifère marin, et j'essaie d'y voyager librement. J'ai retiré mes chaussures avant d'entrer, l'endroit est étroit.

Elle est dans un tiroir à l'intérieur de toi, et tu ne l'as pas vu y rentrer. Je suis certaine que tu n'en as pas la clef. Je l'ai vu dedans et ça m'a fait mal, pas longtemps.

Son sourire vaut quelque chose qu'on n'achète pas, comme l'odeur de la pluie ou la lumière du soir.

On n'achète pas le bruit du tonnerre.



« Tu comprends ! Aimer, c'est aimer plus. Te dire mon amour pour toi est impossible puisqu'au moment même où je veux te dire « je t'aime » déjà je t'aime encore plus et il me faudrait le redire pour être à la hauteur de cette enivrante addition. C'est peut-être ça quand on dit que les mots ne sont pas assez forts. En fait ce n'est pas qu'ils ne sont pas assez forts, ils ne sont tout simplement pas tout à fait rapides. »

Wajdi MOUAWAD

Le sang des promesses, tome 3 : *Forêts*

RESSAC, subst. masc.

Aller et retour violent des vagues sur elles-mêmes, lorsqu'elles se brisent contre un obstacle (d'apr. VILLEN. 1974). C'est ainsi que se forment les immenses éboulis dont les milliards de fragments deviendront les milliards de galets roulés par les torrents, les rivières et les fleuves jusqu'à la mer dont le ressac achèvera leur usure (COMBALUZIER, Introd. géol., 1961, p. 77).

<https://www.cnrtl.fr/definition/ressac>

Elle a oublié.

Le son de la mer.

Le sourire de sa fille.

Elle vit dans une boîte hermétique, aux vitres opaques et ne nous laisse que rarement entrer.

J'imagine que c'est ça vieillir, en tout cas chez moi.

Chez moi on finit par trembler de la mémoire, les sursauts du cerveau évacuent les beaux souvenirs.

On ne sait pas si c'est triste.

Pourquoi tu vas là-bas si ça n'est pas plus loin qu'ici ?

Pourquoi tu vas là-bas bredouiller ton langage, si les oreilles sont fades et les langues sans prestiges ?

Pourquoi tu vas là-bas, le dos sans panache, les yeux dans tes poches, tes valises sous les yeux ?

Elle est partie comme en vacances, nous croyant sans besoins.

«-Heureusement qu'on s'aime très fort»

Qu'elle a dit. Et elle la croit.

Confinée dans l'idée de la solitude qu'elle s'est construite.



Sous la membrane de ta peau, ta commode évolue, grandit le champ de ses possibles, prend des initiatives. Entre deux tiroirs se trouvent deux portes, en bois de merisier, ouvragées avec soin.

Dedans son second cerveau, il paraît qu'il y a environ 200 millions de neurones, ils s'organisent étrangement. Ils ont ouvert ses portes et la panique a tout ravagé.

Je n'ai pas osé regarder.

Il y avait un tuyau, pour arroser ses fleurs, mais les fleurs ont fané, l'eau a noircit. Le tuyau était bouché.

Ils ont ouvert les portes et quelque chose a jailli, s'est libéré de l'armoire. Je n'ai pas regardé.

J'ai vu les nouveaux tuyaux dans la chambre blanche.

Il est mort et j'étais triste pour quelqu'un d'autre.

«Il y a chez les gens des attitudes enfermées dans leurs corps et qu'il faut attraper... Il arrive que des gens ne révèlent rien sur eux-mêmes et que, tout à coup, ils fassent un geste qui contient toute une autobiographie.»

George SEGAL

Extrait de l'article de
Robert Pincus-
Witten, in
Cnacarchives n°5
[http://mediation.
centrepompidou.
fr/education/res-
sources/ENS-SE-
GAL/segal-analyse.
html#haut](http://mediation.centrepompidou.fr/education/resources/ENS-SEGAL/segal-analyse.html#haut)

Ne t'ouvres pas n'importe comment. Un coin de ciel brûle sous ta paupière. Le soleil coule jusqu'à tes lèvres.

Ton visage aquarelle se diffuse dans un paysage anglais, tes yeux lavis se lèvent et voient voler les hirondelles.

Elle avait oublié qu'elles reviendraient.



David ALTMEJD
Eye
2015



Jordi COLOMER
ANARCHITEKTON (2002-2004)
Barcelona (2002) / Bucarest (2003) / Brasilia (2003) / Osaka (2004)
4 projections édités en boucle
Couleur, muet
Barcelona: 5', Bucarest: 3', Brasilia: 3'49, Osaka: 1'49



Camille CLAUDEL
Torse de femme accroupie
Bronze vers 1913
35x21x19 cm



Giuseppe PENONE
SOFFIO 3, 1978
Terre cuite
148 X 72 X 65 cm



Adrian PACI
Home to Go, 2001 (détail)
9 photographies, 103 x 103 cm chaque avec cadre



Andy GOLDSWORTHY
Rain shadow
Juin 1984



Auguste RODIN
La pensée
1888-1889



Françoise JANICOT
L'encoconnage, 1972
Retirage de 2009
100 x 100 cm



Francesca WOODMAN
Untitled
Providence, rhode island. 1976
Tirage gélatino-argentique
14x14,1 cm



Je ne peux dire comment ça continue, je baigne dedans, mais je crois qu'après il y a la sensation. La sensation violente de la paix. L'herbe a poussée, la lavande, les chardons.

J'arrête de voler depuis que je sais être un oiseau, j'ai peur qu'on me voit.

Je chante la nuit, mon tournesol vous rend beaux, ce sont vos graines je crois

Quand je repartirai, des choses vont changer, je m'en doute. Je ne sais pas encore quoi. Les meubles auront changé de place, se seront adaptés à d'autres corps que le sien. Les corps des autres auront changés, auront grandi, vieilli, ne reconnaîtront plus ma forme dans la leur.

Elle débouche sur un champ, une maison monument remarquable qui sera démolit, une route, des constructions. Ça fera du bruit.



**Démolie, je viens d'apprendre ce mot.
Je connaissais mon prénom, il avait la
tonalité d'une clé de sol, et je m'en sentais
proche comme les feuilles de l'olivier sont
proches des poissons bordant le voilier.**

20/10/2020

Grisy-suisnes

-Bonjour,

J'ai très envie de te prendre dans ma main

Ça te va ?

Seulement le printemps sera là

sur toutes les coutures

sur le grain de sable A court de mots,

**au gré des vents, des marées, sur les
genoux**

Ainsi que sur les minuscules plumes.

C'est magnifique, non ? Rassurez-vous !

j'attendrai l'été. - Tu me manques.

Par la vie d'adrénaline infiniment, déserte.

- Je me sens un peu seule, ces temps-ci.

**- En d'autres termes, Trop tard. Tant
mieux.**

- Merci. Promis. Je viendrais. Je rêve,

Sur ces belles paroles, - Bonsoir, à bientôt.

Toujours mélodie

22/06/2020

J'ai des nouvelles de moi.

- Je suis entre de bonnes mains.

Ça va bien et c'est temporaire.

**Merci de m'appeler pour
pouvoir supporter ça. Je t'aime**

**J'ai respiré propulsant une ou deux étoiles
on a vu dans tes yeux la nuit tardant à
tomber**

**ils avaient de la pluie lacrymale sur les
joues tu emportes la ville, son lampadaire,
son banc et son pavé sous ton bras les gris
n'y croient pas et moi je n'ai jamais vu ça**

**tu précèdes la bombe, le météore, le
ménage céleste on rêve à des horizons
verticaux, des soleils marins, baleine
zeppelin, même la montagne croît vers
toi, petite main aléatoire, tes ciseaux
décourent les rues tu espères de suffisantes
utopies**

**lorsque le jour se lève,
je ferme les yeux**



Les yeux fermés, elle a gardé l'empreinte de ta silhouette sous ses cils, te rends tu compte de ta chance ?



«Jeanne, Simon,
Où commence votre histoire?
À votre naissance?
Alors elle commence dans
l'horreur.
À la naissance de votre père?
Alors c'est une grande histoire
d'amour.
Mais en remontant plus loin,
Peut-être que l'on découvrira
que cette histoire d'amour
Prend sa source dans le sang, le
viol,
Et qu'à son tour,
Le sanguinaire et le violeur
Tient son origine dans l'amour.»

Le sang des promesses, tome 2 : Incendies
de Wajdi MOUAWAD

Le lien avec ma famille dans mon travail n'est pas sans évoquer *Le sang des promesses* de Wajdi Mouawad qui se déploie en 4 pièces de théâtres, *Ciels, Littoral, Forêts, Incendies*. Dans ces livres l'auteur parvient à mettre en valeur le poids de l'hérédité et l'importance de la transmission. Au fil de cette tétralogie on accompagne les personnages principaux dans leurs quêtes de réponses, la découverte d'eux mêmes par le biais de leurs histoires et celles de leurs ancêtres.

Les protagonistes de ces tragédies sont contraints de rencontrer des membres de leurs familles dont ils ignoraient l'existence, parfois même ils ne font connaissance que de leurs fantômes.

On observe que souvent ce sont les aïeux qui contraignent les enfants à chercher dans leurs passés pour résoudre le puzzle qui écartèle leurs familles. Dans mon travail je vise à transmettre mes émotions tant face à mon vécu qu'à celui de ceux qui me sont proches, par le biais de la relation que j'entretiens avec eux.

Le sang des promesses c'est le devoir de l'enfant de plonger dans l'extrême dualité entre le bien et le mal. Il se retrouve malgré lui confronté aux principes qui régissent l'univers intime des relations dans ce qu'elles ont de plus morbide ou de plus sublime.

Cela tient d'une conscience familiale tacite qui dit que :

«Chacun est pleinement responsable de ce qu'il fait: les conséquences de chaque action faite par chaque composant du même groupe finissent par retomber sur tout le système, si le responsable n'en assume pas la charge. Chaque tort ou subit requiert une réparation, et il arrive souvent que beaucoup de personnes se retrouvent engagées malgré elles dans ces devoirs de réparations au lieu de vivre leur propre vie.»

<http://www.constellationsfamiliales.fr/constellations-principes.html>

FAMILLE, subst. fém.

I.– [L'accent est mis sur l'apparement par le sang, les alliances, les adoptions]

A.– [Au regard du dr.] Institution juridique qui groupe des personnes unies par les liens du mariage, par les liens du sang, éventuellement, en vertu d'un pacte, par des liens d'adoption. Famille légitime; base, code de la famille. Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir (Chateaubr., Génie, Paris, Droz, 1935 [1805], p. 20). Sans doute, j'écrivais un jour : « Familles, je vous hais »; mais il s'agit ici d'institutions, non de personnes; et ce n'est pas du tout la même chose (Gide, Journal, 1933, p. 1168):

1. Hélas! nous disons : la Famille, les familles, comme nous disons aussi la Patrie. On devrait beaucoup prier pour les familles, les familles me font peur. Que Dieu les reçoive à merci! Bernanos, Journal curé camp., 1936, p. 1175.

[https://cnrtl.fr/
definition/famille](https://cnrtl.fr/definition/famille)



Ce travail consiste en un fragment de visage en plâtre, englué à de la mousse expansive qui vient agir comme prolongement chromatique tout en boursouflure. La mousse agit comme excroissance qui s'échappe de derrière la tête, comme un nuage, semi rigide qui tente également de sortir du grillage avec lequel il est lié. Le tout est transpercé par une tige en métal, cette tige tout en perforant l'ensemble sert d'ossature, maintient, comme une colonne vertébrale, la tête en suspension.

Cette sculpture est née de l'association d'un visage en plâtre que j'ai cassé et d'un matériau qui sert à colmater les brèches, la mousse vient combler un vide puis se sert de ses propriétés pour déborder de la place qu'on lui destinait, gagne du terrain et finit par devenir l'élément principal de ce volume. Ce matériau donc, qui devait réparer devient un envahisseur aléatoire, qui avance au hasard.

La mousse expansive me sers de prolongation du plâtre, sa couleur blanche ne rompt pas chromatiquement tout en laissant visible le point de contact. Ce qui m'attire dans ce matériau sont ses propriétés isolantes, et son autonomie de forme. Ses qualités s'intègrent à mon travail dans leurs valeurs protectrices, tandis que mon plâtre casse, la mousse étouffe le choc.

«Tu ne m'as pas donné la vie, tu
m'as légué ta douleur.»

Le sang des promesses, tome 3 : *Forêts* de
Wajdi MOUAWAD

Demain je pars. Demain je pars et quelque chose
s'arrache à moi et je m'arrache à lui.
Je crois que je l'ai déjà dit.
Je ne sais pas comment te le dire en deux mots
que marcher dans tes pas me manquera.
Dormir dans tes bras.

**Les sommeils sont des vagues
désappointées involontaires, vermeilles
et vaines, ce sont des cauchemars
soudains insondables, peu palpables
comme le son d'un songe. Les génies
sont des monstres, dépeints moi tes
songes toi qui ne parles pas. Si je dors
je suis informe, en forme inattendue, en
forme simple, en forme d'échec, chacun
à sa manière, ses manies de dire à hier,
chacun sont des flous, les flous sont
des rapides ravis de partir sans masses,
en masse, nous sommes des liasses de
rapides à vouloir rêver, les rêveurs sont
des soumis.**

Est-ce que tu veux fantasmer ta vie avec moi ?

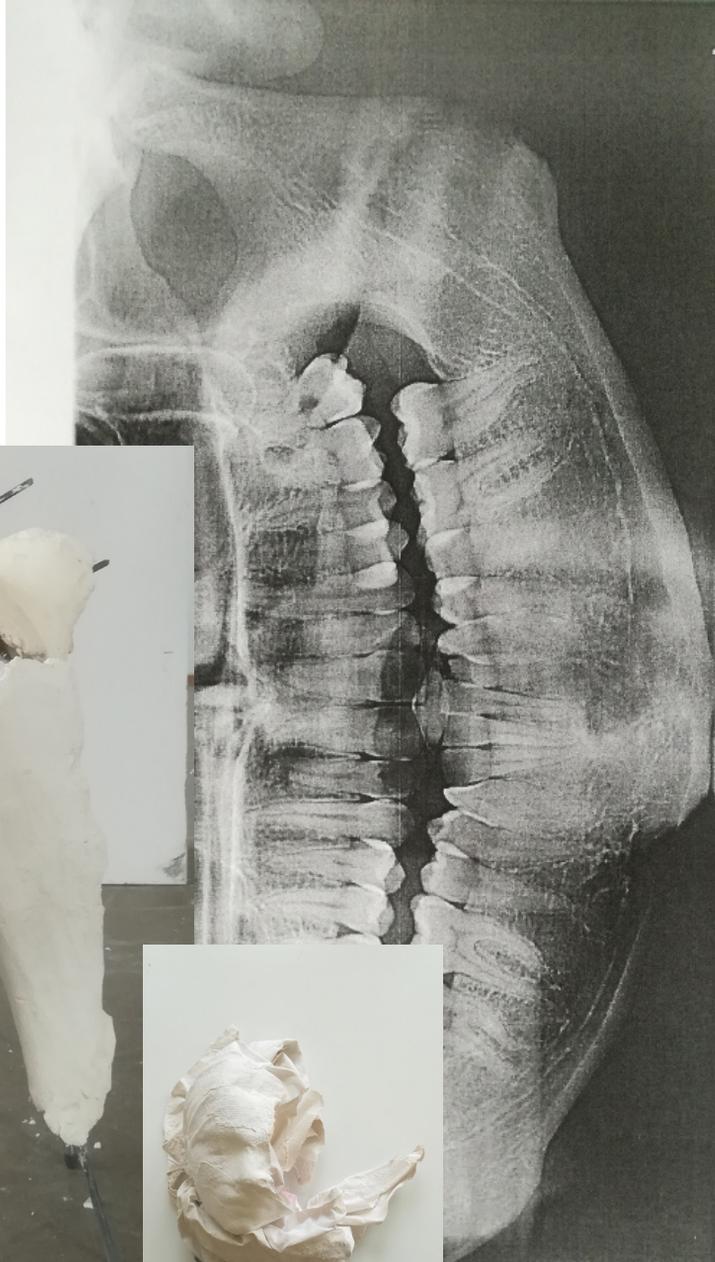
**Faner ta peau qui pierre
faner la pulpe de tes joues
faner derrière la balustrade
faner ta main qui se serre
faner les enfants dans les choux
faner nos peurs en rades**

Dans une cage une fraise que rien n'engage à
rougir, une rose trémière à ta fenêtre, illusion
d'évasion, et c'est doux

Son lit défait, chaud de sommeil, a des relents de
mutisme

Ma bouche fermée te parle de mutinerie, je ne sais
pas ce que tu en comprends

Elle est arrivée et a voulu partir, tu n'as pas voulu
la retenir



**Une phrase pour ne rien dire
un mot qui ne parle pas
un cygne en signe qui ne s'envole plus
dessine moi un oiseau
celui ci n'a pas d'ailes
dessine moi une bouche qui mange des
vers
des vers qui avalent la terre
vraiment
ce serait
laves ta salive qui sèche sous ta langue
ton nez qui pèle
si tu l'aides
tu ne sais pas si tu m'aides
raide même si tu cèdes
sèche mes joues moisies
arrose mon œil aride, avide
d'une langue pour laper
qui dit des mots que je ne reconnais pas
sans vouloir qu'ils parlent de toi
dessines moi des ailes
celles ci n'ont pas d'oiseau**

La différence que nous entretenons, te rend beau
à mes yeux.

La côte d'albâtre meurt entre tes mains, le fleuve
qui dort s'éveille sur ton flanc, le brutal écho de
la mer fouette mon bras qui s'échappe, la vie m'a
éclatée au visage.

Le bruit court pour rattraper l'avance qu'a prit la
lumière, on voit des étoiles qui sont éteintes, on
entend des éclairs qui sont déjà morts. J'aimerais
être une étoile pour vivre sans conséquence
dans ton regard, ne suis-je point déjà morte si
désormais je suis lue ?

Le beau pays d'adolescence fleuri de la même
manière que l'Impatience sur le bord du chemin.

Coincée entre le crépuscule et l'aurore, ou l'inverse,
mon cœur bleu entre deux cailloux sur le sable.

Comment faire abstraction de l'angoisse de
son corps ? Sais-tu ignorer à ce point ce que tu
renvoies ? C'est beau de dire qu'on ne s'en soucie
guère, je sens qu'on ment.

Qui peut se vanter d'avoir supplanté l'amour d'un
autre ?

Un oiseau te suggère des destinations imaginaires,
aux toitures de brumes.

Dépendance ou accoutumance, le perron de la
maison est la salle d'attente pour l'humanité.
La demeure, ce lieu de vie en dur, ancrée dans
le sol, toute chaleureuse et bienveillante qu'elle
puisse être a tué l'instinct animal. Tandis que le
mammifère fuit le tsunami, l'humain ferme sa
porte.

Trois jours de suite, l'orage.
L'eau est passée au travers de la toile.

Elle embrasse des gisants, la pulpe de ta chair,
pamplemousse entre mes lèvres.

Comment prendre soin de son intérieur ?

Comment agencer ses organes de manière à
aimer vivre en soi, elle essaie de dépoussiérer à
sa manière, sortir les poubelles, faire sa vaisselle,
jeter ses mouchoirs. Utilise-t-on un lave vitre
pour nettoyer les fenêtres de son âme ?

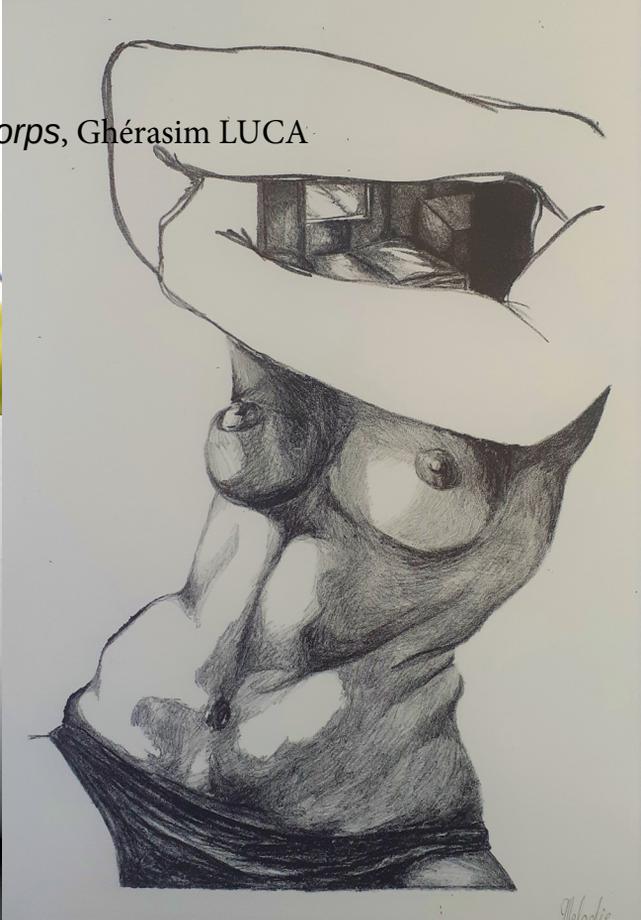
Je me noierais dans l'Au-delà.

Courant de pensée courant d'air, je suis usée par
la frontière qui sépare les deux mondes dans
lesquels j'évolue.

«Je te flore/
tu me faune/
je te peau/ je te porte/ et te
fenêtre/
tu m'os/ tu m'océan/ tu
m'audace/
tu me météorite/
je te clé d'or/ je
t'extraordinaire/
tu me paroxysme/ tu me
paroxysme/
et me paradoxe/ je te clavecin/
tu me silencieusement/ tu me
miroir/
je te montre/ tu me mirage/ tu
m'oasis/
tu m'oiseau/ tu m'insecte/ tu me
cataracte/
je te lune/ tu me nuage/ tu me
marée haute/
je te transparente/ tu me
pénombre/
tu me translucide/ tu me château
vide/
et me labyrinthe/ tu me
parallaxe/
et me parabole/ tu me debout/
et couché/ tu m'oblique/ je
t'équinoxe/»



Prendre corps, Ghérasim LUCA



Un pinson toque à ta fenêtre, deux coups sur le carreau en bas à gauche, un tout en haut, un au milieu, et retourne à son point de départ. Il reproduit cette chorégraphie.

Quand meurent les pensées qui répètent des mots qui ne sont pas les leurs, pour oublier, oublier tous les textes de mauvaises humeurs.

«-Poses tes paumes sur tes oreilles.

-Fermes les yeux.

-Tu peux parler mais chuchotes s'il te plaît.

-Ne les écoutes pas.

-Ce n'est pas la première fois tu sais.

-Ne m'écoutes pas, je vais te dire un secret.»

Et puis t'es là, t'es dans ton bocal, tu t'endors, on s'endort tous, on ne voit plus rien de toute façon.

Les yeux clos on oublie qu'il est là et on passe toute notre vie dedans en tentant du mieux possible de garder la tête hors de l'eau. On finit par ne voir que le bocal de l'autre, en ne voyant éternellement que sa surface, sans chercher à l'ouvrir.

On est seul, protégé d'un autre, enfermé comme nous.

C'est fou qu'on se mette soi-même dans une boîte alors que d'autres nous ont déjà rangés dans des cases.

Après on peut être seul dans pleins de boites
comme plein dans une seule boite.

Elle est une abeille, qui ne doit pas être chez toi, tu
l'a mise entre un verre et une feuille de papier pour
ne pas la blesser. C'est un joli geste que d'avoir fait
ça.

L'abeille n'a pas confiance en toi.

La pluie s'abat contre ta vitre avec toute la vigueur
qu'elle sait déployer, de toutes ses forces elle
aimerait pénétrer ta chambre, se mettre au chaud
un instant. Plein de femmes, plein d'hommes qui
cognent, se cognent à leurs parois ou qui planent
en plein songe. Ils s'entassaient les uns sur les autres.

Le vent déposait du sable sur son décolleté, elle
brunissait à vu d'œil. L'embrun chaud des côtes
Normandes caressait l'empreinte d'une main
fraîchement oubliée sur la hanche d'Hortense.
Les courants marins lui évoquent l'odeur d'un
corps chastement installé dans une toison blonde
entortillée. Elle rentre chez elle. Elle traverse des
rues bruyantes, qui baignent dans des parfums
chimiques et des arômes d'alcools forts.

Les gens se sont retrouvés.

Un homme l'arrête dans sa course au silence.

« -T'es complètement conne.
Comment tu veux qu'on apprenne à
se connaître. »

L'homme ne sait pas qu'on n'ouvre pas un bocal en donnant un coup de pied dedans. Au mieux il se renverse, au pire il se brise. Et la personne dedans a-t-elle d'autres choix que de tomber ?

L'homme s'invite, prend place brutalement sur le couvercle, l'empêche de respirer. Il lui pose des questions indiscrettes, si communes. « -Et dis moi tu habites où déjà? »

« -Pas très loin de quelque part »

Elle vit cette sensation absurde de n'être plus rien, qu'une masse informe de tissus, de pores, de poils, rien d'humain, rien de vivant, une chose errante et éphémère dans un monde sans sentiments. Elle crut ne plus jamais pleurer.

Comme on peut être stupide quand on se rassure du corps de l'autre.

Ça paraît assez naturel pour la plupart des gens d'agir comme ça, lui même l'a déjà fait, bien sûr pas de cette manière. Elle ne comprend pas sa colère.

Une fille dont j'ai oublié le prénom est venue la voir.

Il a voulu parler mais surtout expliquer, il a exigé d'elle qu'elle parle également.

« -Ah mais ça on pourrait en parler des heures, écrire des centaines de pages ! »

Sauf qu'elle n'a jamais eu grand-chose à dire.

Leurs mains, pressées, se joignaient, se séparaient pour s'imprégner du corps de l'autre, s'assurer qu'il était là et se retrouvaient malhabiles. Douce folie.

Un peu de pluie se prend pour tes larmes.
Je sais que tu ne pleures pas.

Une alarme a retenti, c'était un test. Le bâtiment était presque vide, même pas 20 pourcents des effectifs habituels, j'ai vu trois personnes sortir, deux rentrer, un garçon avec des écouteurs, un couple, des techniciens.

20 fenêtres, une ouverte, un store baissé au rez de chaussé, 5 rideaux fermés, il est 18h et rarement une journée n'a parue si longue. Le bâtiment d'en face me regarde. C'est un bâtiment qui enferme des chambres comme la mienne, simples de 9m², ou des T1 de 18m², il existe des T1 bis de 30m², les T2 font 49m², les T3 65m² et les T4 69m². Les T3 et T4 sont réservés en priorité aux familles avec enfants.

Cité Grémillon (Secteur d'Hérouville-Saint-Clair)

BP 54 – Avenue de la Grande Cavée

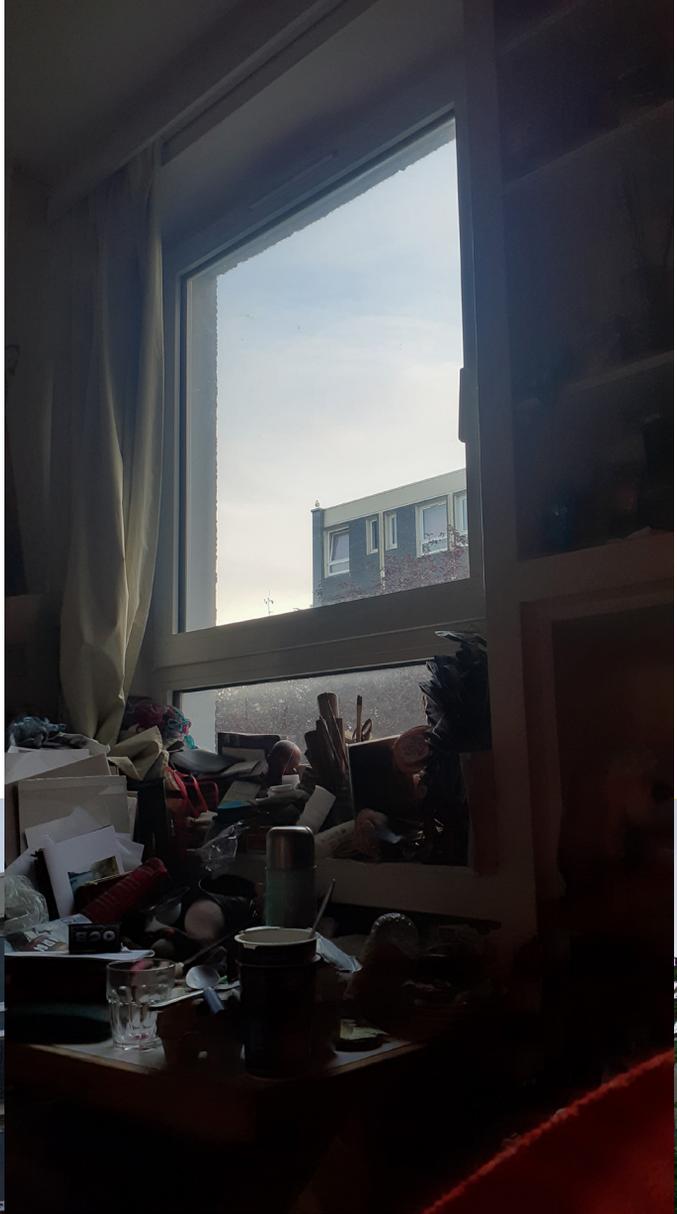
14202 Hérouville-Saint-Clair cedex

Tél 02 31 47 61 23

mél : herouville@crous-normandie.fr

Le renouvellement est fait, plus qu'un an dans ces 9m². Un premier chez soi.

Le bâtiment d'en face donc, avec ces 20 fenêtres braquées sur la mienne m'observe. Ma fenêtre est fermée, à 20:39 la couleur du ciel change, et l'axe que choisit la lumière pour rentrer chez moi prend ses teintes les plus chaudes. Elle ne la voit pas, elle ne voit que le point de contact.



La lumière danse sur le mur, une valse amoureuse avec les feuilles de l'arbre planté entre lui et elle.

Ce point de contact, subtile mélange de deux corps différents avant qu'ils ne fondent l'un dans l'autre. Le mur blanc l'accueille, elle s'estompe fugacement. C'est une valse marine sculptée par Camille, l'aventure se déploie devant elle, un tableau en monochrome lumineux.

L'aventure se termine comme une autre, impalpable, immatérielle, elle est une guirlande sur une roulotte dont les ampoules faiblissent.

La fumée de sa cigarette épouse le faisceau, et chaque bouffées d'air la tuent.

Avec toutes ces chambres, de toutes ces tailles, sa façade pourtant n'affiche que des carrés, les uns sur les autres, des cubes réguliers, empilés. Il donne l'impression que toutes les scènes internes sont semblables.

Quelqu'un va mourir avant d'avoir essayé de vivre, j'en suis triste mais je n'y peux rien.

20:35 le ciel est en train de s'éteindre.

Dernière fois que c'est chez moi, propositions malsaines, il vit à côté, insiste pour rentrer.

Elle se penche à la fenêtre pour voir son ami s'éloigner.

La lune est pleine et elle peine à dormir, 06:30 un rond blanc la regarde partir.
Sa maison n'est plus un endroit sûr depuis qu'il a peut-être vue sur elle.

Dans ces 20 fenêtres, peut-être qu'une lampe clignote plus qu'une autre et qu'il vit dedans.
Peut-être qu'il viendra toquer.

« Coucou »

« Ça fait un bail qu'on s'est pas parlé, tu t'en rappelles je t'ai aidé un jour à monter tes bagages dans ton logement crous. Ça ferait vraiment plaisir de te revoir et partager un bon moment si ça te dit. Bonne soirée » 22:25

«Je suis disponible là, ça me dérangerait pas de venir te voir pour un moment doux » 22:49

« Un bon cunni jusqu'à tu sois crémeuse ça te dirait pas » 23:08

« Et on est dans la même résidence, à 2 doigts » 23:19

« Juste un oui je suis à toi »

« Sinon bonne soirée et désolé du dérangement »

« Stp on pourrait essayer je
t'assure tu vas adorer » 23:40

Sa maison s'effrite sous la responsabilité de vivre.
Elle se déploie fébrilement, sur un terrain en
friche. On ferme les yeux, on ne bouge plus, c'est
l'heure de dormir. Sa base de quatre murs ploie
sous les coups qu'on lui assène et elle s'évertue à
essayer.

Petit bout de femme pas plus haute que tes pieds
sur le sol, ce n'est pas une si mauvaise taille que
celle qui permet un tête à tête avec un pigeon.
Le gendarme dit que ça n'est pas suffisant.
Le corps de sa maison souffre d'un homme sur
son perron et rien n'y changera. La maison de
son corps n'a pas de digicode et les douches sont
communes.

Il faut s'y habituer, mais s'y habituer n'empêche pas de se lasser. Peut-être qu'elle a peur mais elle ne me le dira pas. Peut-être qu'elle fermera le rideau. La lumière de mi juillet brimée par l'impasse des mots. Pourtant la mer était belle et eux étaient beaux.

**Je n'ai pas rêvé. Ou je l'ai oublié.
J'ai dormi.
Longtemps. Ou pas. Sûrement tout de
même.
Les jours s'enchaînent.
Je suis seule. Plus ou moins.
Je ne bouge pas. Ou presque.
Je ne mange pas. Ou rarement.**

**J'ouvre les yeux. Il fait nuit et ce n'est pas
moi qui sanglote.**

**Mes paupières refusent de se fermer.
Je cligne des yeux et déjà le ciel s'allume.
C'est la fin sans pour autant n'avoir
jamais été début.
Ce n'est qu'une impression.
J'ai connu des nuits blanches sans en
vivre et pourtant je ne rêve plus.**

Une nuit blonde pour se réparer. Entre deux monde, je sens que tu essaies de me porter.



Je pense à toutes ces choses qu'on a voulu m'apprendre pour la seule raison qu'il était important de les savoir, pour y arriver dans la vie, alors que cette notion n'a jamais eu de sens pour moi.

Sa boîte corps ne lui sert qu'à aimer face à l'inutilité de la vie

Son matelas au sol à côté du mien, souvenirs lointains, cachés sous la couette.

Il s'est ouvert le crâne sur le monde, j'ai vomis toute la semaine. Il a mit son matelas a côté du mien, pour si peu je l'aimerai toute ma vie.

Deux enfants pressés de vivre, à côté de moi son matelas au sol comme un garde fou. Suis-je le fou dans la bassine ?

Elle se lève le matin les yeux bouffis d'un sommeil en pointillé et la nuit a des airs de feu d'artifice, de coup de feu, de coup d'épée dans l'eau.

Elle espère faire un ricochet.

A Deauville quelqu'un y a trouvé du calme, le ciel est bleu mais l'air est frais.

Elle apprend la patience tous les matins.

« La métafemme torrentielle et
assise sur la chaise
assise sur le vide de sa chaise
elle métaflotte perpétuellement
dans le métavide absolu
de mes désirs absolument
torrentiels
absolument météorique et
substantielle
la méatatête de la métafemme
substantielle et météorique
surgit comme une flèche
entre la métacuisse de mes rêves
et la métadent de mes désirs
flèche mordante et rapide
qui s'appuie légèrement penchée
au dossier de la métachaise de
mes rêves et désirs »

Hermétiquement ouverte, Gherasim LUCA

Du plomb dans l'aile, elle ne volera plus, le rideau est fermé, la fenêtre est fermée, des gens qui n'ont pas l'air inconnus pénètrent sa maison un jour sur deux.

Il pleure sa maman et la mienne est loin. Il mange ses doigts, son visage est un mélange désastreux de salive et de larmes, je suis un mélange comique de tristesses et d'envies.

J'espère que Gabrielle ira mieux.

Le poids d'une enfant de 3 ans, le poids d'une enfant de 22 ans.

Déclaration effectuée le samedi 11 juillet 2020 à 16 heure(s) 23 minute(s)

« Mme Mélodie ASSAILLY est informée que les déclarations contenues dans ce document ne sont pas considérées comme un dépôt de plainte. »

24 juillet 2020, accueil du soir

« On ne peut pas se baser sur les dires d'une enfant de 3 ans pour parler de réelles violences familiales »

13h57

L'ambiance du sommeil, leurs respirations.

Est ce que si la boîte corps est jolie, elle compense ce qu'il y a dedans ? Peut on se contenter d'un écrin ?

Une bague au doigt trouvée dans le sable, elle n'arrive plus à penser, la musique est trop forte. Je ne sais pas si l'utilité de mon corps est suffisante. Son corps ne répond pas aux injonctions de conformisme, un personnage marginal comme tant d'autres, dans un monde chaotique fait par nous autres.

Je me réinventerais seule.

Elle adore tomber amoureuse.

Elle fait partie des filles que la société pousse à souffrir de son imperfection tandis que cette même société lui fait comprendre son illégitimité à s'en plaindre.

Tes yeux, mes yeux, mariage d'une carpe avec un lapin.

Une autre te manque que tu ne connais pas.

Elle a l'ambition d'être mieux que rien pour certains, mais mon cœur callipyge manque d'un tiroir pour t'y mettre.

Elle n'a pas toujours le temps de prendre le temps.

Dans la trousse pharmaceutique il y a du désinfectant, des pansements, des compresses, une pince à épiler, une pommade, un tire tique, une crème solaire, des gouttes pour les yeux, du gel hydro-alcoolique.

On ignore s'il vaut mieux un père absent qu'un mauvais père.

J'espère que l'histoire ne s'arrête pas comme ça.

**Encore un petit mot
juste pour te dire
que la peine
depuis j'ai la main à moitié vide
les yeux à moitié pleins
et demain
ma poitrine explose par la fenêtre
tendresse sur ton pare-brise
je m'en retourne pleuvoir sur votre calme**

**Ton cœur sur le mien
un arbrisseau dans le soliflore
tu pousses planté dans ma trachée
tes feuilles effleurent ma voix
j'ai la joie qui tremble sur ton épaule
les bras du ruisseau
passerelle orgueilleuse entre nos
mondes imaginaires
sur ma rive attendre encore**

Qu'entend-on encore vraiment pas corps ? Est-ce à moi ce qui est en mouvement ?

Hier elle avait quelques heures de vie en moins, qu'on aperçoit enfin quand elles sont derrière soi. Plusieurs heures ne suffisent pas à faire la différence entre toi et elle.

Plusieurs heures sont restées sur son visage. Huit minutes comme autant de ligne roulant sur sa peau.

Est-ce encore son corps ?
Était-ce déjà son corps ?

Probablement que demain ça ne le sera plus puisqu'il ne ressemblera pas à celui d'aujourd'hui.

Est-ce ton corps seulement celui dans lequel tu te reconnais ?

L'oiseau se reconnaît-il dans l'œuf ? Sa première enveloppe, son premier corps avant ses plumes. Je me reconnais dans le ventre de maman. Première peau, deuxième peau, première maison. Et ainsi de suite dans les corps de ses ancêtres, imbrication de vie, je le vois dans mes frères. Je lui partage ma voix.

J'ignore si je me reconnaîtrai dans mon corps de demain, aurai-je seulement le loisir de le renier si tel n'était pas le cas ?

Ouvrir la porte, s'asseoir huit minutes sur le perron en souvenir de toi et partir.

Elle laissera son corps derrière elle, comme on quitte un vêtement.

Son corps est de seconde main désormais.
Il est resté dans la maison,
mal rangé, négligemment jeté sur le dossier d'une chaise.

Elle est partie.

Reconnaît-on un corps qui n'appartient à personne ?

Laisser derrière soi un corps, une famille, une maison et tout ses regrets de vous.

Derrière soi une famille corps, un corps maison, une maison famille.
Derrière moi.

Derrière elle, un espace vide.



BIBLIOGRAPHIE :

Wajdi MOUAWAD:

Forêts. Leméac / Actes Sud-Papiers, septembre 2006 - nouvelle édition juillet 2009 et Babel littérature, mars 2012

Incendies. Leméac / Actes Sud-Papiers, juillet 2003 - nouvelle édition, avril 2009 et Babel littérature, janvier 2011

Ciels. Leméac / Actes Sud-Papiers, août 2009 et Babel Littérature, septembre 2012

Littoral. Leméac / Actes Sud-Papiers, juillet 1999 - nouvelle édition, avril 2009 et Babel Littérature, août 2010

Helen KELLER:

Sourde, muette, aveugle_Histoire de ma vie. Editions Payot & Rivages, 2001

Marguerite DURAS:

Le Ravissement de Lol. V. Stein. Gallimard, 1964. Repris en « Folio » en 1976

Virginie DESPENTES:

Mordre au travers. Paris, éditions J'ai lu, 2020

Vernon Subutex. Editions Grasset & Fasquelle, 2015

Romain GARY:

La vie devant soi. Paris, éditions Gallimard, coll. « Écoutez lire », 2004

Boris VIAN:
L'écume des jours. Gallimard, 20 mars 1947

Pierre LEMAITRE:
Au revoir là-haut. Editions Albin Michel, 2013

Raymond QUENEAU:
Zazie dans le métro. Gallimard, 1959

Antoine DE SAINT-EXUPÉRY:
Le Petit Prince. Gallimard, 23 février 1999

Gaston BACHELARD:
La poétique de l'espace. Paris : Les Presses universitaires de France, 3e édition, 1961, 215 pp. Première édition, 1957. Collection :Bibliothèque de philosophie contemporaine.

Ghérasim LUCA:
Heros-limite suivi de *Le Chant de la carpe* et de *Paralipomènes*. Editions Gallimard, 2001

Paul VERLAINE:
Romances sans paroles suivi de *Cellulairement*. Librairie Générale Française, 2010

Arthur RIMBAUD:
Poésie complètes. Librairies Générale Française, 1998

Guillaume APOLLINAIRE:
Alcools. Editions Gallimard, 1920

PLATON:
Le Banquet. Flammarion, édition corrigée et mise à jour en 2016 par Luc Brisson

Gilles DELEUZE:
Francis Bacon, Logique de la sensation.
Paris, Le Seuil, 2002

Jean-Jacques COURTINE:
Histoire du corps 3.les mutations du regard.
Le XXe siècle. Edition du Seuil, 2006

Philippe COMAR:
Figures du corps; Une leçon d'anatomie à l'école des Beaux-Arts. Beaux-Arts de Paris éditions, décembre 2012

Florence DE MÈREDIEU:
Histoire matérielle et immatérielle de l'art moderne & contemporain. Larousse, 2011

Lucia PESAPANE:
Niki de saint phalle; Le Jardin des Tarots.
Paris, Les Editions Ulmer, 2014

Martina PADBERG:
Schiele. editions place des victoires, 2017

Anne RIVIÈRE; Bruno GAUDICHON:
Camille Claudel au miroir d'un art nouveau,
Gallimard. La Piscine -Roubaix, 2014

Robert COUDRAY:
L'univers du poète ferrailleur. Lizio, éditions
Poesis

ALBIN MICHEL:
*La Fabuloserie; art hors-les-normes_art
brut*. Paris, Albin Michel, 2009

Charlotte VANNIER; Veronique PETTIT
LAFORET:
Céramique; 90 artistes contemporains.
Pyramyd éditions, 2019

Muriel BERTHOU CRESTEY:
*Un Art amoureux de nature_le land art
et ses mutations*. Editions Ides et Calendes,
2020

Giovanni JOPPOLO:
L'Arte Povera. L'Harmattan, 27 avril 2020

PHAIDON:
L'Art et le corps. Paris, Phaidon, 2016

Imprimé à l'École Supérieure d'Arts et Médias Caen
Décembre 2020

